

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

180 est, rue Sainte-Catherine, Montréal
Téléphone : PLateau 8511*

Administrateur : PIERRE ASSELIN
Secrétaire de la Rédaction : LUCIEN PARIZEAU

On est prié d'envoyer toute correspondance à la
case 4018 de l'Hôtel des Postes en mentionnant
sur l'enveloppe le service (Rédaction ou Adminis-
tration) auquel on veut s'adresser.

L'ORDRE

Quotidien de culture française et de renaissance nationale

Directeur-fondateur : OLIVAR ASSELIN

Un ordre imparfait
vaut mieux que le désordre.

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois	3 mois
En ville, par la poste	\$9.00	\$4.75	\$2.50
Canada (hors de Montréal)	\$9.00	\$4.75	\$2.50
Royaume-Uni, France et	\$6.00	\$3.25	\$1.75
Espagne	\$6.50	\$3.50	\$1.85
Etats-Unis et Amérique du Sud	\$6.50	\$3.50	\$1.85
Autres pays	\$8.00	\$4.25	\$2.25

L'abonnement est payable d'avance par mandat-
poste ou chèque affranchi, accepté et payable au
pair à Montréal.

Première année—No 58

Le numéro: 5 sous

Montréal, vendredi 18 mai 1934

Rectification nécessaire

Il y a quelques mois, la revue ju-
daïque B'NAI BRITH, publiée à Cincin-
nati et largement répandue par toute
l'Amérique du Nord, classait la province
de Québec parmi les foyers d'antisémitisme
les plus actifs du monde entier. Vu
la libérale législation de notre province
sur les droits civils et scolaires des Juifs,
la chose ne laissa pas de nous surprendre;
mais dans une question de cette nature
il y a place pour des divergences d'opini-
on, et nous ne crûmes pas nécessaire de
signaler son erreur à la revue judéo-
américaine. Dans une analyse de la situa-
tion du judaïsme en divers pays et notam-
ment au Canada que publie le
dernier numéro, nous lisons:

« Bien que la persécution du Juif ne
soit pas au Canada un phénomène nou-
veau, certaines manifestations fascistes
ont intensifié l'agitation antisémite. La
propagande antisémite est deve-
nue si menaçante que l'Assemblée législa-
tive du Manitoba, par une loi votée à
l'unanimité, a cru devoir amender la loi
sur la diffamation de manière à per-
mettre à tout groupement ethnique ou
religieux de s'adresser aux tribunaux
pour faire interdire la publication ou la
mise en circulation d'écrits portant diffa-
mation de ces groupements. L'organi-
sation fasciste la plus nombreuse est
la Fédération fasciste des Clubs Ouvriers
de la Province de Québec. Elle compte
100,000 membres bruns, 42,000 auxi-
liaires féminins et une brigade de choc
de 2,000 membres. Elle se recrute
surtout parmi les Canadiens-Français et
comprend quelques membres allemands
et irlandais. Sous le commandement de
J. Anacleit Chalifoux, elle se prétend à
tort ou à raison apparentée au nazisme.
Avec l'assistance de journaux d'expres-
sion française comme le DEVOIR, le CA-
NADA et le PATRIOTE, Chalifoux et ses

associés du mouvement *goglu* ont entre-
pris une campagne systématique contre
les Juifs. »

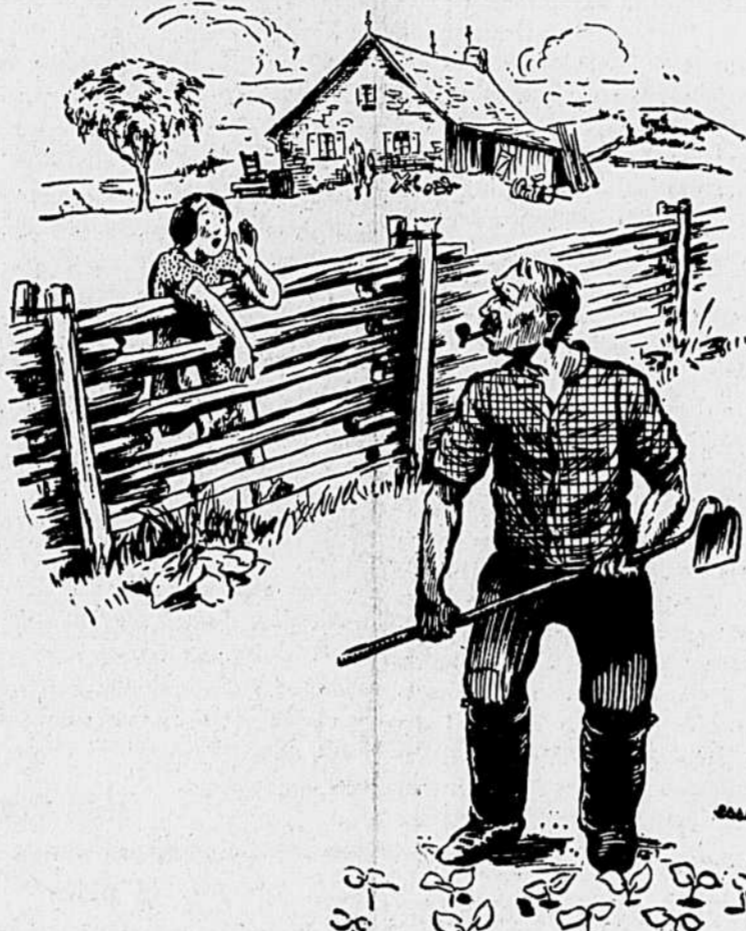
Cette fois, il ne sera pas hors de
propos de faire observer à B'NAI BRITH
que les 100,000 chemises brunes de Cha-
lifoux sont un mythe, ses 42,000 chemises
féminines un autre mythe, la participa-
tion du CANADA au mouvement antisémitique,
un troisième mythe, et ainsi de
suite.

Sur les persécutions dont les Juifs
sont l'objet en Allemagne, il y a tant de
témoignages dignes de foi que le doute
est impossible, mais la direction de B'NAI
BRITH ferait bien de se rappeler qu'en
travassant de façon aussi flagrante le
sentiment de la province de Québec à
l'endroit de la minorité juive, elle ne
prend pas le moyen de faire croire à ce
qu'elle raconte sur la situation du ju-
daïsme en d'autres pays. Elle sera peut-
être étonnée d'apprendre que sur un
total d'une centaine de mille voix, aux
dernières élections municipales de
Montréal, le candidat antisémite a re-
cueilli tout juste 12,000 voix, dont les
neuf-dixièmes se sont portées sur son
nom à cause de promesses démagogiques
comme la réduction du taux de la dette
à 2½ pour cent, la municipalisation des
services publics, etc.; que le CANADA est
un des journaux d'Amérique les plus
courageusement opposés à l'antisémitisme;
que, pour 99 pour cent des Cana-
diens-Français, le pitre Chalifoux
n'existe pas.

Dans son propre intérêt, B'NAI BRITH
devrait désormais se garder d'ouvrir ses
colonnes à des histoires mensongères ou
sont mis sur un même pied les brutes
nazistes et un type hautement civilisé
comme le Canadien-Français.

Olivar ASSELIN

COULEUR LOCALE



— Son père, maman fait dire que t'aille mettre ta tuque et
ta ceinture fléchée : v'la des touristes !

CECI, CELA ET AUTRE CHOSE

Les demi-civilisés.

Je ne sais pas trop si la lumière nous
vient d'Orient, mais je crois fermement, après
avoir parcouru des traductions de la presse
turque, que nos demi-civilisés sont en passe
de devenir des tout à fait civilisés et de nous
donner quelques leçons de pudeur journalis-
tique.

Le gouvernement kémaliste qui ne ba-
dine pas a, en effet, ordonné des poursuites
contre le journal *Alcham*, coupable d'avoir
publié la photo de Stavisky sur son lit de
mort. Comme bien l'on pense, le journal a
été condamné, la mise en accusation équiva-
lant à un ordre.

Voici les considérants du tribunal:
« . . . que cette photographie est de nature
à démorceler la population; . . . que le rôle
de la presse est d'éclairer et de diriger le
public; . . . que la publication de pareils
documents est de nature à ravaler dangereu-
sement le niveau d'une institution d'intérêt
public; . . . que l'exploitation de pareils faits
(le suicide Stavisky) est inadmissible. . . »
Sans commentaires, n'est-ce pas? chers
confrères des Etats-Unis. . . et d'ailleurs.

A. R. B.

La Belgique et les Soviets.

Il y aura une exposition universelle à
Bruxelles, en 1935, pour commémorer le cen-
tenaire de l'émancipation politique de la
Belgique. A une séance récente du conseil
communal de cette ville, un conseiller, M.
Van Remoortel, a proposé que l'on invitât
les Soviets à participer à l'exposition, et il a
rappelé à ce sujet le « succès » du plan quin-
quennal. La proposition a tout de suite sou-
levé une vive opposition que le conseiller de
Warnaffe a motivé en ces termes:

« De ne combats pas la reprise des rela-
tions avec les Soviets pour des raisons reli-
gieuses, dit-il, mais pour des raisons d'ordre
occidental. Le fondement de l'ordre occi-
dental est la famille et on ne luttera ja-
mais assez contre les théories qui font por-
ter le moment la loi en Russie. L'union libre,
le divorce et l'avortement systématique ont la-
bas force légale. Les deux régimes sont in-
compatibles. Au point de vue économique, le
système d'exportation russe équivaut, sur nos
marchés, à la pratique du dumping. C'est
une autre raison de maintenir notre attitude.

« On a parlé des dettes commerciales et
publiques de la Russie, et on a eu raison.
Mais il y a quelque chose de plus grave et que
j'estime décisif: les Soviets veulent la révolu-
tion mondiale. On n'invoite pas chez soi des
gens qui veulent mettre le feu à votre
maison! »

La proposition a été rejetée à une forte
majorité.

On le voit, il n'y a pas que le Canada qui
refuse de traiter avec la Russie, et la plupart
des motifs allégués par M. de Warnaffe
valent également pour notre pays. — OI. A.

Une curieuse interprétation.

J'écrivais le 11 mai que la France, juste-
ment alarmée par la menace navale alle-
mande, avait décidé d'adopter, à l'égard du
Reich le principe du double tonnage, du *Two-
Power Standard*. J'avais souligné que les
Deutschland — improprement appelés cui-
rassés de poche par les experts — déclai-
raient presque automatiquement les *Dun-
kerque* français, ce qui ne veut pas dire que
ces derniers navires soient inférieurs aux croi-
seurs allemands. Il me semble d'ailleurs que
le contexte était assez clair pour ne pas pré-
ter à équivoque. Cependant, un lecteur
d'Ottawa m'envoie un rectificatif pour me

dire que les *Dunkerque* sont en tous points
supérieurs aux *Deutschland*, chose dont je
n'ai jamais douté. Croquant avoir été mal
compris, je dirai plus explicitement que les navires
allemands déclassent à tonnage égal tous les
navires étrangers et que le *Dunkerque* n'aura
pour lui qu'une légère supériorité. Comme je
ne faisais aucune comparaison avec les
Rodney et les *Nelson* de la flotte anglaise,
je ne comprends pas très bien la curieuse in-
terprétation de mon article de la part de mon
correspondant occasionnel d'Ottawa.

A. R. B.

Visiter un musée c'est s'instruire en s'amusant.
Le Musée Commercial et Industriel de
Montréal, 540 est, rue LaSalle, possède
plus de 20,000 échantillons de produits bruts
et manufacturés de toutes les parties du
monde. Ouvert au public tous les jours de
9 h. à midi de 2 h. à 5 h.; les dimanches et
jours de fête, de 2 h. à 5 h. Entrée libre.

« A nouveau », « à bonne heure ».

Un collaborateur de la T.S.F.-REVUE,
M. G. Elie-Berthel, se plaint avec raison que
trop de gens méprisent la syntaxe, les règles
du bon langage que Molière demandait à
sa femme de chambre et Mme de Sévigné à
Ménage:

« D'aucuns, dit-il, prétendent d'ailleurs
que ces règles sont exagérément compli-
quées. Les uns voudraient, dans un but de
simplification, qu'elles fussent révisées.
D'autres, moins soucieux de discipline, s'en
affranchissent délibérément. Ceux-là, sans
aucun doute, ont tort; car, faute de cri-
térium, ils versent tout de suite dans l'exagé-
ration. De là viennent ces tournures vicieuses
qui se multiplient dangereusement pour
l'intégrité de la langue, « partir aux
colombes », « revenir à nouveau sur. . . »,
etc. . . »

« De ces deux exemples, le premier est
un barbarisme car on ne part pas à », on
« part pour » tel endroit. Quant au second,
il totalise un barbarisme et un pléonasme;
en effet, sauf dans l'expression technique
de comptabilité « report à nouveau », l'idée
de renouvellement s'exprime par la locution
« de nouveau », or, cette idée de renouvel-
lement est déjà indiquée par le préfixe « re »
placé devant le verbe « venir »; cette ré-
pétition de mot et d'idée caractérisée, à la fois,
le pléonasme et la tautologie, de sorte que
celui qui prononce et écrit ces quatre mots:
« revenir à nouveau sur. . . » commet une
triple faute qui offense en même temps la
grammaire et la syntaxe. »

Nos gens du peuple ne disent pas à nou-
veau, mais, naturellement, avec le sens ob-
scure de la langue qu'ils ont conservé, du
moins à la campagne, de nouveau. De même
pour de bonne heure. Ceux qui disent et
écrivent à nouveau, à bonne heure, ce sont
les bacheliers d'hier, hommes de profession
libérale d'aujourd'hui, qui croient se distin-
guer par là du vulgaire. Non qu'il faille
restreindre le langage, le fixer comme une
langue morte; mais les mots et locutions qui
font double emploi avec d'autres, créés par
le peuple, n'ont pas droit de cité dans la
langue. Le peuple — c'est un truisme bon
à répéter — fait généralement bien ce
qu'il fait en matière linguistique. C'est pour
avoir oublié ou ignoré cette vérité élémentaire
que les lexicographes du *Glossaire* se sont
fourrés le doigt dans l'oeil. — L. P.

Outre la satisfaction que vous obtenez
à fumer les cigarettes Roxy, « douces
comme de la soie », chaque paquet con-
tient des cartes « Mains de Bridg », échan-
geables pour de jolies primes de première
qualité. Les cigarettes Roxy sont manu-
facturées par L. O. Grothé Limited, maison
canadienne et indépendante. (r-b)

Socialisme « indifférent »

Dans cette belle langue de Louis XIV
dont il a le secret, M. Thomas Poulin fait
à l'ACTION CATHOLIQUE la philosophie de
la nouvelle loi touchant l'Office des dé-
bouchés pour nos produits naturels.
« On discute maintenant », dit-il, « pour
savoir si ce projet de loi est socialiste,
« communiste ou non. Si nous nous con-
« tentons de l'envisager en soi il peut être
« assez indifférent, au point de vue prin-
« cipes. Il faut l'envisager autrement
« pour le juger à sa juste valeur. Nous
« adoptons de temps à autre des lois qui
« ne cadrent pas plus avec notre législa-
« tion qu'une cinquième roue à une voi-
« ture. Nous nous étonnons ensuite de
« constater que ces lois sont inopérantes,
« inefficaces. C'est que nous possédons
« plus de bâtisseurs de lois que de légis-
« lateurs. Un législateur est celui qui
« établit une législation (penseur, va!),
« c'est-à-dire un ensemble de lois toutes
« rattachées à une idée maîtresse. Nous
« vivons actuellement, chez nous, d'une
« façon générale, sous une législation
« libérale. Une loi doit être classée
« d'après son modèle. »

Dans le cas du gouvernement fédéral,
le modèle, quel est-il? M. Poulin n'en
sait rien. Mais tous les lecteurs assez
heureux pour avoir deviné le sens du
texte législatif que l'ORDRE a publié in
extenso ont compris:

1° Que M. Bennett s'arroge le droit
de dire au légumiste, au blatier: « Vous
« emmenerez tant d'acres en ceci ou
« cela; vous vendrez vos produits sur tel
« tel marché et suivant des mercuriales que
« l'Etat se réserve le droit de modifier à
« son gré, soit en fixant les prix de détail,
« soit, d'une manière indirecte, en recou-
« rant à l'inflation fiduciaire;

2° Que cette traverse suscitée par le
pouvoir central à la libre pratique du
commerce nous achemine vers la centra-
lisation définitive, essentiellement con-
traire à l'esprit corporatif et chrétien;

3° Qu'un Office doté de pouvoirs
aussi élastiques, et greffé sur une organi-
sation politique où le libéralisme fait loi,
ne peut qu'entraîner — comme le faisait
remarquer M. Asselin — l'anarchie de
l'économie nationale.

« Nous adoptons de temps à autre des
lois qui ne cadrent pas avec notre légis-
lation: cela veut-il dire que le bill 51,
chevillé à une législation générale im-
propre à le recevoir, est blâmable, ou, au
contraire, qu'il nous change des lois
boiteuses dont nous avons l'habitude? M.
Poulin ne le dit pas. Sur ce point, la
Bonne Presse, à commencer par le
DEVOIR, ne s'est pas commise. M. Albert
Rioux, démagogue à patte de feutre, a
joué du tam-tam en faveur de l'Office,
mais, comme l'a dit Langlois, il l'a fait
dans le plus pur esprit socialiste. Il y a
longtemps d'ailleurs que les « bons »
journalistes applaudissent naïvement à
toutes les entreprises qui leur rappellent,
même de loin, les institutions corpora-
tives d'Allemagne et d'Italie. Ce qu'ils
ne voient pas, c'est que, par essence, la
corporation sous-entend la dissociation
des alvéoles ou cellules économiques, la
décentralisation administrative, tandis
que la nouvelle régie des marchés est,
dans toute la force des termes, une me-
sure SOCIALISTE ET CENTRALISATRICE. Dans
deux ou trois ans, l'Office sera devenu,
comme toutes les institutions du régime
parlementaire, un laboratoire de concu-
sion, de favoritisme électoral.

Lucien PARIZEAU

La « holding company »

Par DOLLARD DANSEREAU

Pour échapper aux restrictions que le
« Sherman Act » impose aux trusts, des
« corporation lawyers » audacieux inven-
tèrent, aux Etats-Unis, la « holding com-
pany », sous les multiples formes qu'elle
revêt: société de gestion, de participation,
de portefeuille ou de contrôle. C'est une
société par actions, qui possède des actions
d'une seule ou de plusieurs autres, qu'elle
« contrôle » ou qu'elle tente de « contrô-
ler ». Elle diffère du trust ou du merger
en ce qu'elle ne comporte point la fusion
de plusieurs entreprises et qu'elle ressem-
ble plutôt au cartel européen.

M. Henry Laureys exposait récemment
devant la Chambre de Commerce
l'organisation, le fonctionnement, les avan-
tages et les désavantages de la « holding
company », forme nouvelle et perfection-
née du trust. La remarquable conférence
du directeur de l'Ecole des hautes études
commerciales paraîtra dans le prochain
numéro du Bulletin de la Chambre de
Commerce.

Les « holding companies » américaines
étendent leur action au Canada, dans le
louable but d'éviter certains obstacles
douaniers: c'est probablement le cas des
compagnies distributrices d'essence. Il
s'est constitué, en notre pays même, plu-
sieurs « holding companies » — pour l'ex-
ploitation de nos forces hydrauliques, par
exemple. Il est temps de signaler au public
les abus de ces organismes. Nous extrayons
des notes que M. Laureys a eu l'obligeance
de nous prêter des renseignements qui ne
manqueront pas d'intéresser les lecteurs
de l'ORDRE soucieux de la saine organi-
sation économique du pays.

★ ★ ★

La « holding company » repose sur ce
principe: celui qui détient la moitié plus
une des actions d'une société par actions
exerce un contrôle absolu sur les opéra-
tions de cette société. Cependant, comme
la grande majorité des actionnaires ne se
rendent point aux assemblées générales, il
suffit de détenir un assez fort pourcentage
des actions pour élire un tel ou un tel au
conseil d'administration.

La « holding company » proprement
dite n'exploite point elle-même, mais ad-
ministre les affaires de ses filiales. Cepen-
dant, on trouve des sociétés dites « parent
companies » qui détiennent des actions
d'autres compagnies, et qui sont en même
temps des sociétés exploitantes. Chacune
des filiales reste distincte de la société-
mère; c'est même la caractéristique de ce
nouveau genre de trust. Les administra-
teurs des filiales seront en même temps,
pour la plupart, administrateurs de la
« holding company ».

M. Bernard de Jouvenel, dans son
livre: *La crise et le capitalisme américain*,
expose ainsi le procédé de la pyramide, dé-
veloppé aux Etats-Unis par les frères Van
Sweringen, dont l'un vient d'être arrêté
à Cleveland pour escroquerie:

« Commençons avec 51 millions. On
peut contrôler une société A au capital de
100 millions. Cette société A consacrera
tous ses capitaux à l'achat des actions
d'une société B au capital de 196 millions.
Cette société B consacrera tous ses capi-
taux à l'achat de la majorité des actions
d'une société C au capital de 384 millions.
Cette société C consacrera tous ses capitaux
à l'achat de la majorité des actions d'une
société D au capital de 752 millions. Cette
société D consacrera tous ses capitaux à
l'achat de la majorité des actions d'une
société E au capital de 1474 millions. Le
public a fourni 1,423 millions et il est
en minorité partout. Les promoteurs ont
fourni 51 millions (probablement emprun-
tés) et ils sont en majorité partout parce
qu'ils contrôlent A, qui contrôle B, qui
contrôle C, qui contrôle D, qui contrôle E.

« On estime que, par le procédé de la
pyramide, trois grandes « holding com-
panies »: l'United Corporation, l'Electric
Bond and Share et l'Insull, ont, à la ma-
nière, contrôlé la moitié de l'énergie élec-
trique produite aux Etats-Unis. »

Les « holding companies » usent abon-
damment de ce procédé de la pyramide;
c'est même leur raison d'être. Comme
l'écrit M. Laureys, « on assiste au groupe-
ment de nombreuses sociétés qui s'écha-
faudent les unes sur les autres, à la ma-
nière d'une pyramide qui serait placée la
tête en bas et, par conséquent, en équilibre
très instable. »

Les avantages de la « holding com-
pany » sont nombreux, surtout pour ses ad-
ministrateurs. Elle permet de créer des
sociétés d'exploitation à l'étranger et
d'éviter ainsi les droits de douane qui
frappent, souvent très lourdement, les
produits exportés. Elle permet aussi d'évi-
ter des impôts onéreux, en établissant son
siège social là où les lois fiscales sont les
plus favorables. La « holding company »
bénéficie des nombreux avantages d'une
concentration commerciale et industrielle
parfaite: réduction des frais de publicité,
de fonctionnement technique et d'adminis-
tration, achats massifs et contrôle des
marchés.

Les administrateurs de la « holding
company » se hissent à la tête d'industries
de toute sorte, auxquelles, souvent, ils
n'entendent pas grand chose; ils peuvent
poser des actes de nature à nuire aux en-
treprises qu'ils contrôlent, et en cas de
faillite c'est le public qui écope. En sous-

Demain samedi, un article
de M. Lucien Parizeau:
« Un curieux cas de simonie
à Québec »

A un confrère qui entend mal

KIKKIF vient de lire au DROIT, sous
la signature de Victor Barrette, un
billet bien surprenant, sur l'enseigne-
ment secondaire. « Les uns », dit ce
confrère au génie inventif, « demandent
des sciences en même temps que des
lettres, qu'on enseigne plus libérale-
ment des sciences. Faut-il le faire jus-
qu'à ce résultat qu'un élève du cours
classique en vienne à rejeter au dernier
plan l'étude des langues et celle de la
littérature ou même de la philosophie? Ce
serait empirer les choses, aboutir à
une déformation. Les tenants du pro-
gramme « Sciences d'abord » accusent
les méthodes actuelles de préparer ex-
clusivement au Grand Séminaire; ceux
du cours classique ne pourraient-ils pas
retourner qu'un programme « Sciences
d'abord » pousserait exclusivement nos
potaches aux laboratoires? Il ne faut
aller ni au-delà ni en-deça des besoins du
temps. Vive donc la mesure! chose
étrange, la plupart des réformateurs
sont ceux mêmes qui pestent contre
l'uniformité des livres et prônent l'unifor-
mité dans l'enseignement moderne. Or,
où donc, ô logique, juchera-t-on ton
nom? »

Et Kikkif se demande quels mau-
vais réformateurs tiennent pour un en-
seignement secondaire où la philoso-
phie le céderait aux mathématiques. Il
sait que son confrère Lucien Parizeau
voudrait qu'on fit la part plus large
aux sciences naturelles dans les classes
inférieures et qu'après la classe de
troisième il y eût option entre la section
de littérature et celle des mathéma-
tiques; mais jamais personne, à l'ORDRE,
n'a prétendu que les sciences, dans
l'ordre des valeurs culturelles, fussent
au-dessus de la philosophie. M. Bar-
rette, c'est du moins l'avis de Kikkif, a
très mal lu ce qu'il a lu. Il y aura tou-
jours deux grandes catégories de cer-
veaux, deux sortes d'esprit, comme l'a
vu Pascal et comme l'avait pressenti
Platon: l'esprit de finesse et l'esprit
de géométrie. L'un est naturellement
ouvert à la métaphysique, aux lettres,
à l'histoire, l'autre incline pour les
sciences exactes et expérimentales. A
cette division un peu sommaire (car
d'un pôle à l'autre s'échelonnent plu-
sieurs nuances d'esprit, selon les tem-
péraments particuliers), correspond une
division à peu près analogue des divers
offices de la vie: d'une part, les car-
rières libérales où Kikkif fait entrer le
métier d'artiste et d'écrivain, d'autre
part les carrières scientifiques ou tech-
niques. Quand l'enseignement secondai-
re préparera des hommes pour les
unes et les autres de ces tâches, il aura
atteint sa fin, et les amis de Kikkif pu-
blieront partout ce triomphe. M. Bar-
rette ne s'accorde-t-il pas avec Kikkif
sur ce point?

KIKKIF

Échos

UNE BONNE FARCE!

Harpo Marx, celui qui joue le muet dans
tous les films que les quatre frères réalit-
sent, est dans la vie un très joyeux farceur.

Dernièrement, après avoir, dans un ma-
gasin à Prix unique, acheté une valise pleine
de bijoux faux, il entra chez un des plus
grands bijoutiers de New-York. Peu après
il en ressortait précipitamment, et glissait
sur le trottoir en répandant sur le bitume
le contenu de son sac.

La police, alertée, vint maintenir la
foule des curieux, Harpo Marx fut arrêté.
Pour quelques instants, car un rapide exa-
men des tiroirs du bijoutier suffit à dé-
montrer que rien n'avait été dérobé!

o-o-o

DOUANIERS CONSCIENCEUX

La douane anglaise est très embarras-
sée. Qu'on en juge. Trois cents poissons
tropicaux avaient été expédiés de Ham-
bourg à Londres par avion, dans des ré-
servoirs d'eau salée maintenus à la tem-
pérature voulue. Au déchargement à
Croydon, les douaniers s'aperçurent que
les poissons étaient plus que trois cents.

Tentative de fraude? On fit venir des
experts, qui déclarèrent que plusieurs
naissances s'étaient produites au cours du
voyage. Cela ne simplifiait pas le pro-
blème, bien au contraire. A quel moment
les jeunes poissons étaient-ils nés? Lors-
qu'ils avaient été déjà au-dessus de
l'Angleterre? En ce cas ils n'étaient pas
suspects d'aucun droit. Mais s'ils étaient
nés ailleurs, dans telle ou telle partie
venue au monde plus tôt?

Les douaniers n'ont pas voulu prendre
sur eux de trancher un cas aussi épineux
et ils en ont référé à l'administration su-
périeure, dont on attend la décision depuis
plusieurs jours.

La conscience de ces douaniers plairait
à M. Bennett.

À lire

En 2e page:

LE CRÉPUSCULE DES JUNKERS, par
André Bowman.
REVUE DE LA PRESSE, par Georges
Langlois.

En 3e page:

BOURGET ET SA « LABORANTINE »,
par Valdombre.

En 4e page:

L'HISTOIRE DE LA PEINTURE AU
CANADA FRANÇAIS, par Jules Bazin.
LES PROPOS DE MÉNAGE.
ECHOS DE MUSIQUE ET DE THÉÂTRE.

crivant largement à la caisse électorale des partis politiques, ils obtiennent des privilèges souvent nuisibles à l'intérêt public. La libre-concurrence est bientôt supprimée, et les gouvernements, pour se donner l'air de réagir, instituent des enquêtes sur le « mass buying ». Grâce à la « holding company », on pratique sur une grande échelle le mouillage des titres et la surcapitalisation. La richesse se concentre graduellement entre les mains de quelques individus omnipotents.

À propos de tourisme

Allons-nous avoir un Office fédéral du tourisme ? M. Enderby, directeur-gérant de la Canada Steamship Lines, insiste tout particulièrement sur la création de cet organisme. L'idée est excellente. Mais pensera-t-on à la province de Québec ? Jusqu'ici la commission sénatoriale du tourisme n'a consulté aucune de nos autorités en cette matière. Nous avons à Montréal même, si je ne me trompe, une école d'urbanisme. Pourquoi n'entendrait-elle pas ses attributions jusqu'au tourisme ? Nous pourrions bien trouver parmi les nombreux diplômés de nos grandes Ecoles quelques « experts » en cet art d'attirer les étrangers chez nous ?

Ce qui est le plus inquiétant dans le projet de M. Enderby, c'est l'aide qu'il demande à notre gouvernement, qui n'en peut mais quand il s'agit d'équilibrer son budget. Les associations hôtelières, secondées par les gouvernements provinciaux, feraient, à notre avis, de bien meilleure besogne que le pouvoir central. Ce n'est pas qu'Ottawa doive se désintéresser complètement de la question. Le cabinet fédéral pourrait voir, par exemple, à ce que l'harmonie règne entre les différentes associations provinciales chargées d'organiser le tourisme. Il n'est pas tenu de tout faire. Sans tenir compte du droit des provinces à organiser elles-mêmes leur propre bureau de tourisme, elles peuvent, mieux qu'Ottawa, mener à bien la tâche d'attirer les étrangers au Canada.

Notre gouvernement provincial nous ferait à l'étranger une très bonne publicité qui ne donnerait pas à ceux qui viendraient nous visiter l'idée que notre pays est uniquement anglo-saxon. Avec un représentant québécois à l'Office de tourisme d'Ottawa, nous aurions sans doute, comme toujours quand il s'agit de la représentation extérieure de notre pays, la portion du gâteau destinée aux parents pauvres et qu'il faut cacher.

Jean-Marie NADEAU

La probité en honneur

Les « Forces morales et spirituelles de la France », groupement qui rallie à lui une quarantaine de ligues et associations féminines, avait organisé l'autre soir en Sorbonne une réunion sous la présidence d'honneur de M. Charlety, recteur de l'Académie de Paris.

Plusieurs orateurs prirent la parole. Le pasteur Marc Boegner donna tout d'abord une définition subtile de la probité, vertu morale. Puis l'abbé Violet et Mme Verine, présidente-fondatrice de l'Ecole des parents, parèrent de la probité et la famille.

M. Parodi, inspecteur général de l'instruction publique, la considéra du point de vue intellectuel.

Le docteur Rist, membre de l'Académie de médecine, entretint l'auditoire de la probité et la profession; M. Lucien Romier, de la probité et des affaires.

Mmes Malaterre-Sellier, Kraemer-Bach, Mile Sainte-Claire-Deville et MM. Marcel Fery et Guérin-Desjardins se partagèrent le sujet: la probité civique et la probité et les jeunes.

A l'issue des discours, l'assemblée, « considérant que dans le désarroi de notre époque le respect des valeurs morales et spirituelles doit servir de base à toute oeuvre de régénération nationale », a émis le vœu « que dans toute la France les membres des associations présentes entrent en contact et travaillent sans délai à remettre en honneur dans tous les domaines l'idée et la pratique de la probité ».

Le crépuscule des Junkers

Jusqu'à ces derniers temps encore, l'Allemagne était le seul pays de grande propriété qui n'eût point procédé au partage des terres au lendemain du conflit et où tous les mouvements entamés afin d'établir un nouveau régime de la propriété foncière avaient rapidement échoué. Une seule tentative paysanne se révéla dangereuse pour les grands terriens: celle qui amena la découverte du scandale de l'Osthilfe, d'ailleurs prudemment étouffé. L'affaire de l'Osthilfe marqua le point de départ du mouvement politique qui devait conduire les national-socialistes à la victoire. Les passions déchaînées firent oublier le scandale; le général von Schleicher, alors chancelier, disparut de la scène politique; von Papen prit les rênes, appela les nazis à partager le pouvoir, enterra habilement l'affaire, et les hobereaux crurent avoir mis sur le bon cheval en favorisant la croix gammée.

Car ce sont les Junkers, la Reichswehr et les magnats de l'industrie lourde qui portèrent Hitler et ses partisans au pouvoir, avec l'espérance d'arriver ainsi à sauver leurs biens et leurs privilèges, un instant menacés. Le calcul semblait être juste et les grands propriétaires fonciers eurent un moment de répit, juste le temps pour les nazis de consolider leurs positions politiques. C'était reculer pour mieux bondir. Les hitlériens, qui restent malgré tout des socialistes très avancés, ont commencé de s'occuper de la situation anormale des Junkers, après s'être occupés de celle, non moins anormale, des juifs. Les nazis semblent décidés d'aller jusqu'au bout de leurs entreprises, et n'ayant plus de non-aryens à « liquider », songent sérieusement à procéder de même à l'égard des hobereaux. Quelle que soit l'opinion personnelle du « Führer » et de ses lieutenants, les dirigeants du parti ne sauraient négliger

davantage la pression de l'opinion de leurs troupes. Or, celles-ci se sont mises en tête d'accomplir une révolution complète en Allemagne; elles exigent maintenant une nouvelle répartition des terres et, plus spécialement, le partage des immenses domaines situés à l'est de l'Elbe.

Le gouvernement, dans la personne du ministre de l'agriculture Walter Darré, semble avoir acquiescé au mouvement populaire qui prenait des proportions alarmantes ces temps derniers. Le ministre a fait savoir, *urbi et orbi*, que les Junkers devaient non seulement se soumettre, mais aussi se démettre, et qu'on allait bientôt lotir les grands domaines, entre autres ceux de Poméranie et du Mecklembourg.

Comme la classe paysanne fournit un sérieux appoint de forces au parti hitlérien et que, d'autre part, les Junkers restent dangereux pour le régime en raison de leurs tendances monarchistes, le gouvernement fera coup double s'il maintient sa décision sur le lotissement des terres seigneuriales.

Ainsi donc, les hobereaux qui avaient tenu tête à Frédéric le Grand et, plus récemment, à Guillaume II, sont menacés d'être dépouillés à brève échéance de leurs privilèges exorbitants et de leurs terres, par ceux-là mêmes qu'ils ont si puissamment aidés à prendre le pouvoir.

Par un juste retour des choses, ce seraient les nazis qui contribueraient à la déchéance de leurs anciens protecteurs. Ce serait tout à fait dans l'ordre révolutionnaire.

A moins que les déclarations ministérielles ne soient que des promesses vides, comme on sait si bien en distribuer en Germanie, même depuis qu'elle a cessé d'être un pays démocratique.

André BOWMAN

Sur la piste de « L'agneau mystique »

Sur commission rogatoire de la police bruxelloise, les autorités allemandes s'occupent de l'affaire du vol d'un panneau du triptyque de l'autel de Gand.

A la suite d'une lettre adressée par un émigrant allemand vivant en Belgique à la police criminelle de Cologne, les soupçons se sont portés sur un ancien antiquaire allemand déjà impliqué dans une affaire de vol.

La police berlinoise a invité les négociants en objets d'art de la capitale à l'informer immédiatement, dans le cas où le panneau volé serait offert en vente à Berlin.

En outre, plusieurs photographes de l'individu soupçonné ont été adressés à la police belge, qui pourra vérifier si l'individu a véritablement séjourné en Belgique.

Le Polonais

M. Klobukowski, gouverneur général de l'Indochine, a été nommé ambassadeur de la République à Bruxelles, était un grand ami de Clemenceau, qui l'appela « Le Polonais ».

Un jour que le gouverneur général protestait, d'ailleurs doucement, et avec le sourire, contre ce surnom, le Tigre répondit: — Mais si vous étiez vraiment tout à fait un Polonais, est-ce que je vous appellerais « le polonais » ? Et puis, croyez-moi: c'est plus facile et plus vite fait de dire ce mot-là que de prononcer votre nom.

comme un autre et son rendement n'est pas négligeable. Ce mécanisme, que décrit sommairement M. Gautier, explique comment les sommes employées à capter et à canaliser le suffrage universel transforment la démocratie en une oligarchie des plus dangereuses: celle des intérêts louches, souvent malhonnêtes, qui contredisent les intérêts de l'Etat et de la nation.

Stupéfiant !

C'est ainsi que le SOLEIL qualifie l'argument d'un député de Québec appuyé, à la Chambre des Communes, le projet de loi No 51:

Le député de Québec-Montmorency a trouvé un argument stupéfiant pour défendre la Loi des produits naturels présentée à la Chambre des Communes par le ministre de l'Agriculture, l'hon. Weir: « Le projet de loi actuellement à l'étude est certainement l'un des plus osés qui aient jamais été soumis au Parlement du Canada, et c'est ce qui fait sa valeur, car, par cette législation, nous entrons résolument dans la voie de l'économie dirigée en ce qui concerne particulièrement les produits naturels. »

Et dont ce qui fait la valeur d'un projet de loi et de la réglementation qu'il imposera après sa sanction, c'est, si l'on en croit le député:

- 1. — Qu'il soit osé;
- 2. — Qu'il nous donne de l'économie dirigée.

Le député de Québec-Montmorency rend vraiment le travail facile à nos parlementaires. Car des projets de loi osés, il est à la portée du premier venu d'en proposer. Que l'on ouvre un concours dans la population, et vous les verrez pleuvoir de tous côtés, depuis la socialisation des banques à la destruction de la propriété, en passant par tous les musellements que l'on voudra.

Mi-badin, mi-sérieux, le SOLEIL continue en disant que nos parlementaires en ont encore à apprendre, en fait de projets « osés », chez les anarchistes, en fait d'économie dirigée, en Russie soviétique. Conclusion:

Et cela s'est dit à la Chambre des Communes par le représentant d'une population québécoise et catholique. Il y a de quoi être fier, très fier !

Femmes devant l'écran

Les femmes de tous âges, de tous milieux, et même de toutes cultures, fréquentent les salles de cinéma avec une assiduité surprenante... Les femmes sont pourtant douées d'une imagination inépuisable. Autrefois, elles pouvaient rester inoccupées des heures entières: elles rêvaient. Maintenant, le cinéma leur épargne la peine d'avoir de l'imagination. Ses metteurs en scène ont pris soin de diriger les rêveries de milliers de jeunes « cérébrales » qui ont pris l'habitude de vivre et de penser en série.

Passer une soirée au cinéma, cela évite de choisir un livre, de rester seule avec soi-même, ou bien encore de bavarder, avec quelqu'un dont on connaît trop les réactions.

Très jeunes, les petites jeunes filles s'étendent devant l'image des jeunes premiers innocents et collectionnent leurs photographies. Plus tard, elles commencent à comprendre que la vie n'a qu'un très vague rapport avec les scénarios. Plus tard enfin, un peu déçues, résignées sans doute, elles rêveront encore: « J'aurais pu avoir le destin de telle ou telle héroïne... » Aller au cinéma les empêche peut-être de prendre de plus dangereuses décisions.

Mais, surtout, ce que les femmes viennent chercher au cinéma, ce sont des modèles de beauté... On vient s'y consoler d'avoir la bouche imparfaitement dessinée en admirant celle de Joan Crawford. On y trouve des modèles d'attitudes, on y cherche une manière d'accommoder ses cheveux et son sourire... Greta Garbo ne porte-t-elle pas des mèches toutes droites sur les épaules ? C'est ce qui nous vaut tant de têtes ébouriffées et mal peignées.

Les jeunes femmes n'ont jamais voulu admettre que la fameuse star n'est pas très belle à la ville et sans doute ne savent-elles pas qu'une coiffure de cette sorte est seulement « photogénique ». On étudie aussi les regards lassés et languis de Marlene Dietrich et on les imite dans les grandes occasions... C'est à un point tel qu'un œil un peu averti peut fort bien discerner dans la rue et dans l'autobus les « types » Kate de Nagy, Claudette Colbert ou autres.

M.-H. BERGER

(Figaro)

Excellent succédané de l'asphalte de roche, le Daman remplit toutes les conditions essentielles pour le revêtement des routes appelées à servir à une circulation intensive. (r.b.)

La neutralité hollandaise en péril

L'activité des nazis constitue une menace des plus sérieuses pour la neutralité de la Hollande, et il convient de mettre en lumière les détails du plan d'opérations en vue d'une guerre offensive contre la Belgique et la France, auquel, dès le mois de juin 1932, le général von Epp (actuellement gouverneur de la Bavière) avait apporté tous ses soins, de concert avec l'état-major de la Reichswehr.

Ces projets, destinés à remplacer le plan Schlieffer et qui auraient reçu la pleine approbation du chancelier Hitler, prévoient délibérément la violation du territoire hollandais dans la partie du Limbourg avoisinant Sittard; ils permettraient à une armée allemande d'essayer de prendre à revers les troupes belges occupées à assurer la défense de la frontière vers la Rhénanie et le Palatinat, et priveraient en même temps les Pays-Bas des ressources d'un important bassin houiller.

« L'absence de l'invasion de cette contrée, affirme le général von Epp, fut, en

1914, l'une des causes primordiales de l'échec des troupes impériales sur la Marne » et c'est, ne croit-il pas exagéré d'ajouter, « devant le Limbourg hollandais que se perdit la bataille de Paris »...

Sans vouloir suivre le général allemand dans les détails de ce raisonnement spécieux édifié dans le but de masquer les fautes de l'invasisseur, dont le coup d'œil de Joffre et de Gallieni sut profiter au moment opportun, il n'en est pas moins essentiel de considérer que l'exemple invoqué incite l'état-major prussien à envisager délibérément la nécessité de violer une fois de plus le respect des traités et le droit des gens, en ne tenant aucun compte de la neutralité hollandaise.

Dans le but de ne pas trop éveiller, le jour venu, le patriotisme et la résistance des habitants de cette province, un crédit de 6 millions de marks y est consacré annuellement par le parti national-socialiste pour l'exercice d'une habile propagande.

En présence des dissentiments qui se sont élevés au sujet de l'organisation effective de cette propagande, entre le vice-chancelier von Papen, MM. Schleicher et Thyssen, d'une part, et le général von Epp, d'autre part, ce dernier a été éloigné et envoyé en Bavière.

Ces révélations ont été faites par un ancien général de l'armée allemande actuellement émigré pour raisons politiques, à qui nous en laissons toute la responsabilité.

G. de GUILHERMY

(Figaro)

Le Daily Express contre le Daily Mail

Depuis de longues années déjà, le Daily Mail de lord Rothermere et le Daily Express de lord Beaverbrook se livrent une lutte ardente, farouche, et d'autant plus impitoyable qu'elle est sournoise, pour s'enlever mutuellement des lecteurs. Comme ce sont des journaux « bien élevés », ils négligent l'insulte et affectent de signorer, mais il suffit que l'un d'eux brandisse un drapeau pour que l'autre entreprenne une campagne contradictoire. Le Daily Mail, notamment, réclame sans se lasser des canons, des munitions, des avions et l'alliance avec la France. Pour riposter, le Daily Express donne chaque jour une page entière de photographies, aussi épouvantables que possible, prises pendant la dernière guerre. Ses éditoriaux appuient la représentation graphique en demandant: « Voulez-vous revoir ces horreurs ? Méléz-vous des affaires du continent. Si non, vive le splendide isolement. » La rivalité des deux quotidiens se poursuit même sur le terrain religieux. Le Daily Mail vient d'achever de publier la « Vie de Notre Seigneur », oeuvre inédite de Dickens, et tout aussitôt le Daily Express a ouvert une grande enquête: « Que ferait Jésus s'il revenait sur la terre ? » Les réponses les plus fantaisistes sont insérées avec le plus grand sérieux. Retenons simplement celle du Révérend Joseph Scarlett, qui déclare: « Le Christ, indiscutablement, n'aurait dans une famille juive d'Allemagne et les nazis l'enverraient dans un camp de concentration. » (Je Suis Partout)

Qu'en termes délicats...

L'échotier d'un journal français raconte, sur la malice féminine en Angleterre, ce petit trait qui t'entend d'un de ses amis:

Il avait fait la connaissance d'une très jolie femme qui, étant prise, disait-elle, dans la semaine, consentait à le rencontrer le samedi...

Notre ami, qui est, disons-le, très bien de sa personne, ne savait trop quelle distraction offrir à la jeune femme.

Ce fut elle alors qui prit les devants: — En Angleterre, dit-elle, pour le week-end, on fait deux choses: l'une est de jouer au bridge.

Et elle se tut...

fler les chiffres de nos échanges et de donner au public l'illusion d'une situation économique améliorée. Si les effets ne s'en font pas beaucoup sentir dans le commerce domestique, écrit-il, « il n'en va pas de même pour le commerce avec l'étranger, où les valeurs sont jugées d'après leur relation avec l'or ».

Pour un Anglais, un Français, un Allemand, un Italien, le dollar canadien ne vaut pas 100 sous mais moins de 50 sous.

Si par suite le Canada achète pour \$19,000,000 de marchandises anglaises, il ne reçoit que la moitié de ce qu'il aurait eu en 1929.

Quand par conséquent on vient nous offrir que nos importations de laines anglaises doivent satisfaire les Anglais, parce que pendant les trois premiers mois de 1934 elles ont été de \$3,000,000 supérieures à celles du premier trimestre de 1933, nous comprenons que les filatures anglaises continuent de nous boudier. En réalité, comme le dollar a subi une dépréciation de plus de 20 pour 100 de 1933 à 1934 et que les importations n'ont subi qu'une plus-value de \$3,000,000, les ventes anglaises se trouvent avoir diminué. Et il fallait s'y attendre, car avec un dollar de 50 sous, les Canadiens achètent forcément moins à l'étranger qu'avec un dollar de 100 sous.

Cela est parfaitement connu à Ottawa. Mais pour donner du prestige au gouvernement conservateur, on ira sans cesse répétant que notre commerce s'améliore quand en fait il subit une régression.

La piperie des chiffres.

Piperie aussi de l'économie dirigée... dirigée dans le sens de l'impérialisme britannique et, surtout, dans le sens de quelques intérêts particuliers.

Georges LANGLOIS

L'ORDRE est édité par les Editions de l'Ordre limitée (cette bouffonne désignation est imposée par le seul gouvernement français d'Amérique) et imprimé au 180 de Publication de la Patrie limitée, 110 est, rue Sainte-Catherine, Montréal.

L'« Ordre » ne vous trompera jamais délibérément. Il s'efforcera de vous tromper à son insu le moins souvent possible.

REVUE DE LA PRESSE

L'immigration

On fera sans doute grand état des déclarations de M. Thomas à la Chambre des Communes de Londres et cela ne contribuera pas peu à endormir une partie de l'opinion sans faire taire les bons apôtres.

Pour sa part, l'ÉVÉNEMENT est déjà tout disposé à croire que l'opinion et la politique anglaises ont changé du tout au tout et du jour au lendemain sur cette question, et que le discours de M. Thomas a suffi pour accomplir ce revirement.

Ces jours derniers, à la Chambre des Communes, parlant au nom du gouvernement, M. Thomas déclara que l'Angleterre n'entendait pas imposer sa politique d'émigration aux dominions. Et la députation anglaise applaudit. On comprend donc mieux, dans la métropole, que les pays britanniques d'outre-mer ne sont pas des dépôts pour le trop-plein d'une population même anglaise. C'est un progrès.

M. Héroux, au DEVOIR, se fait moins d'illusions. Il considère que si la campagne en faveur de l'immigration se fait moins intense, ce n'est que partie remise et qu'on aurait tort de se désintéresser de cette question.

Il en résulte que, si le gouvernement de Londres n'entend point avoir l'air de nous imposer ses émigrants, il désire tout de même, le plus tôt qu'il le pourra, en sauvegardant les apparences, nous en faire cadeau. L'indice est sérieux. Il confirme des dizaines et des centaines d'autres, qu'on a pu relever ces mois derniers. Il s'accorde avec un certain nombre de faits, avec certaines tournures d'esprit qui incitent à l'action et qui nous interdisent de considérer jamais comme dénuée d'actualité cette formidable question de l'immigration.

C'est l'évidence même.

Si l'ÉVÉNEMENT se réjouit des déclarations de M. Thomas, c'est qu'il sait ce que nous a coûté l'immigration et ce qu'elle nous a valu.

Une expérience coûteuse a démontré que l'immigration, telle que pratiquée en Canada pendant plus d'un quart de siècle, n'avait

pas été d'un grand avantage ni pour la Grande-Bretagne ni pour le pays canadien. Pour la majorité des malheureux induits à quitter leur patrie pour venir tenter fortune dans l'Ouest canadien, cette odieuse ne fut qu'une série de désillusions conduisant au désespoir. Quant à ceux qui ont pris racines sur notre sol, parfois en chassant les fils des premiers colons, les conditions actuelles témoignent qu'ils n'ont pas à se louer de leur migration.

C'est pourquoi l'ÉVÉNEMENT ne veut plus de l'immigration. Il n'a que le tort de prendre à la lettre les paroles du ministre des colonies. Il a aussi le tort d'exagérer la confiance en M. Bennett.

Jusqu'ici, sur ce point, M. Bennett a fermement tenu tête aux partisans canadiens d'une émigration anglaise. Mieux que personne, le premier ministre sait que l'intérêt privé est seul le mobile de la propagande menée pour obtenir un relâchement au règlement de la porte fermée.

Je doute que M. Bennett tienne tête bien longtemps aux partisans de l'immigration anglaise et qu'il résiste avec beaucoup d'opiniâtreté à une propagande dont le premier mobile, comme le souligne fort justement l'ÉVÉNEMENT, est l'intérêt privé: M. Bennett n'est ni aveugle ni sourd aux appels de l'intérêt privé, ou du moins de certains intérêts privés. Il l'est encore moins quand ces intérêts privés s'accordent si bien avec sa politique générale.

Comme le fait remarquer le même journal, la presse d'expression française est unanime à combattre l'immigration en temps de crise, avec l'appui d'une faible partie de la presse anglaise:

Il ne fait aucun doute que l'unanimité de la presse française du Canada, parfois bien secondée par une partie de la presse anglaise et par quelques députés courageux, impressionne les véritables hommes d'Etat.

Mais comme M. Bennett ne s'est pas souvent laissé impressionner par la presse française sur d'autres questions, il est peu probable qu'il se laisse impressionner par elle au sujet de l'immigration. Tout en fai-

sant campagne avec nos confrères, nous ne nous faisons pas trop d'illusions. Mais si l'unanimité de la presse française reste sans influence sur M. Bennett, serait-ce, pour reprendre le dernier mot cité de l'ÉVÉNEMENT, que notre premier-ministre ne serait pas un homme d'Etat ?

Démocratie et oligarchie

Le témoignage tant commenté de M. Stewart devant une commission parlementaire est, pour M. Charles Gautier, une occasion de dissenter sur l'institution des caisses électorales et sur leurs conséquences. Il rappelle, dans le DROIT, que cette institution, car c'en est une, n'est pas nouvelle et il cite des témoignages de sir Richard Cartwright et de sir John MacDonald. Il pourrait ajouter que si les caisses électorales ne sont pas d'aujourd'hui, elles ont pris, de nos jours, un fameux développement.

Après avoir cité ces témoignages, M. Gautier montre comment les hommes d'affaires avisés, réalistes et surtout pratiques qui alimentent ces caisses récupèrent les capitaux ainsi versés.

Rien n'est changé. Qui verse à la caisse électorale ? Qui maintient au pouvoir tel ou tel gouvernement ? Qui fournira la somme énorme qu'il faudra pour tenter de gagner les prochaines élections ? Qui essaiera encore de faire croire que le protectionnisme est nécessaire à la prospérité du pays ? Tousjours les mêmes. Tous ceux qui bénéficient du régime donateur, du régime des primes et des bonis, tous ceux qui, sous prétexte de protéger l'industrie nationale contre la concurrence étrangère, exploitent le patriotisme au profit de leurs intérêts privés et au détriment des classes les plus humbles, versent à pleines mains dans la caisse électorale afin de maintenir au pouvoir leurs créatures et d'étouffer les protestations d'une opinion publique tournée contre eux.

Cet argent qui roule à flots au cours des campagnes électorales, afin de tromper l'électeur et de ramener au pouvoir les partisans de la protection, est arraché à chacun des contribuables sur chaque article de nourriture, de vêtement et de mobilier dont il a un impérieux besoin. Il est soustrait de l'ouvrier à qui on n'a jamais payé un salaire suffisant, même pendant les années de prospérité.

La caisse électorale est un placement

Où en est le réarmement de l'Allemagne

Dans le numéro d'avril de la Revue AMBASSADES ET CONSULATS, M. le général Bourgeois, sénateur du Haut-Rhin, étudie cette brûlante question et voici ses conclusions.

Il n'est pas possible d'atteindre sur ce sujet une précision absolue, car les renseignements sûrs dont nous disposons remontent parfois à une date relativement ancienne, par exemple aux manœuvres exécutées par la Reichswehr en septembre 1932, et certaines de nos informations ne sont pas complètes. Mais nous pouvons définir sans crainte de nous tromper le niveau minimum sûrement atteint et même dépassé, ainsi que l'objectif final.

On sait que le traité de Versailles a limité minutieusement les effectifs et le matériel militaire et naval de l'Allemagne; abolition du service obligatoire, suppression du grand état-major, réduction de l'armée à 7 divisions d'infanterie et 3 de cavalerie, interdiction de l'artillerie lourde, des chars d'assaut, de l'aviation militaire; limitation des mitrailleuses, des canons légers, et des lance-mines. Mais dès le 1er septembre 1921 le général von Seeckt, dans son Règlement sur la Conduite et le combat des troupes de toutes armes, envisageait non l'armée réelle, mais une armée théorique toute différente, ce qui indiquait son intention de ne pas appliquer le traité.

La division y demeure l'élément organique de la nouvelle armée, mais elle ressemble bien peu à celle qu'admet le traité; la motorisation y est poussée à l'extrême; ses 3 régiments d'infanterie sont largement pourvus de mitrailleuses, de fusils-mitrailleuses, de canons d'accompagnement et de lance-mines; ils se complètent d'un régiment de cavalerie, de 12 batteries de canons de campagne et d'obusiers légers, de 9 batteries d'artillerie lourde, de 4 batteries anti-chars et anti-aériennes, d'une aviation de reconnaissance et d'observation, enfin de tous les services accessoires de téléphonie, de téléphonie, de T.S.F., etc. Or ce type de division existe. On l'a vu fonctionner aux manœuvres de 1932, sauf que les formations interdites n'étaient représentées que par leurs cadres et par des matériels figurés; ainsi, les tanks étaient remplacés par des tracteurs agricoles.

L'Allemagne peut actuellement mettre en ligne de 25 à 30 divisions de ce genre, fortes chacune de 15.000 hommes environ. Le haut commandement est assuré par la reconstitution de l'Académie militaire de Berlin, grâce aux nombreuses mises à la retraite anticipées de généraux. On obtiendrait les cadres en accordant une promotion de grade à tous les éléments de la Reichswehr et en faisant de larges emprunts à la police militarisée. Les troupes seraient fournies par les formations hitlériennes, sections de protection (S.S.) et sections d'assaut (S.A.), qui comptent de 1 million à 1.200.000 hommes. Les S.A. notamment sont groupées en compagnies, bataillons, régiments, brigades et divisions. Leur uniforme porte sur la patte d'épaule des numéros de régiments qui sont exactement ceux de l'ancienne armée. Elles reçoivent maintenant l'uniforme *feldgrau* et leur équipement sera complet à la fin de cette année. Leurs gradés sont armés et sans doute il existe pour les hommes des dépôts

d'armes. Elles ont des voitures, chevaux, automobiles et avions. La mobilisation est préparée par une organisation calquée sur celle de la Reichswehr, par des bureaux de recrutement formés d'officiers en retraite. L'excédent d'effectif procuré par les S.S. et les S.A. a permis de constituer en outre de 25 à 30 corps de gardes-frontières, même en zone démilitarisée, qui seraient chargés de protéger la mobilisation et de troubler celle de l'ennemi.

Pour le matériel l'Allemagne dispose de celui de la Reichswehr, de celui qu'elle a soustrait aux commissions de contrôle, de celui qu'elle a fait fabriquer à l'étranger et qu'elle fabrique elle-même. Son activité à cet égard est évaluée par les énormes importations de matières premières qu'elle fait depuis un an. Toutes les usines en état de travailler pour la guerre ont été recensées et travaillent à plein rendement sous le contrôle de l'autorité militaire. On peut assurer que les 30 divisions organiques et les gardes-frontières ont déjà le nécessaire en armes portatives, artillerie légère et matériel automobile. Des chars d'assaut sont en service dans une certaine proportion. Le réarmement semble moins avancé pour le reste de l'artillerie. Cependant l'artillerie anti-chars et anti-aérienne est déjà bien représentée et il y a par division un groupe de canons lourds au lieu de trois. On a d'ailleurs étudié et réalisé une artillerie nouvelle qui utilise les métaux rares, comme le tungstène, dont l'alliage à l'acier rend celui-ci plus résistant, et qui est capable, avec un calibre moindre, d'envoyer des obus d'une puissance, d'une vitesse initiale et d'une portée égales à celles qu'on obtient avec des calibres plus grands. Un matériel ainsi constitué, n'utilisant que des calibres dits défensifs, aurait une valeur offensive certaine. En matière de gaz ce n'est un secret pour personne que la supériorité chimique de l'Allemagne lui assure en ce domaine des possibilités redoutables. Pour l'aviation, elle a créé en octobre 1932 un ministère spécial. Elle disposait à cette date de 500 appareils ultra-modernes, dits commerciaux, mais susceptibles d'être transformés en appareils de guerre. En effet les mêmes modèles sont couramment achetés en Allemagne comme appareils militaires, par la Hollande, la Russie et le Japon. On n'en connaît pas le nombre actuellement mais on sait qu'il a 3.000 pilotes entraînés au combat aérien et un bombardement, que leur effectif s'accroît sans cesse et que les usines d'aviation travaillent à plein rendement.

L'Allemagne posséderait donc dans le courant de l'année 1934 une armée de 30 divisions et d'autant de corps de frontière disposant d'un matériel qui ne le cède à aucun autre. Pour arriver à 100 divisions, son objectif probable, il lui faudrait rétablir le service militaire obligatoire. Elle peut y arriver aussi en remplaçant la loi du travail volontaire, qui lui fournit déjà de nombreuses recrues, par la loi du travail obligatoire. C'est la question d'argent qui la limitera le plus. Cependant sa répudiation des réparations, sa faillite extérieure et intérieure l'ont rendue capable de supporter les frais énormes du réarmement déjà réalisé.

GALLUS

Rome et Chateaubriand

Les deux siècles romain qui voit se dérouler tant de cérémonies en contempera bientôt une de plus: la statue de Chateaubriand que l'on inaugurerait prochainement dans la Ville éternelle.

S'il est un lieu où était indiquée d'avance la place de cette grande figure, on admettra que c'est bien celui-ci. Cette prodigieuse cité, sorte de balcon d'où l'on domine plus de deux mille ans d'histoire, était le cadre naturel au génie de René. Dès qu'il y pénétra, il le comprit. Le soir même de son arrivée, il écrivait à Joubert: « My voilà enfin! Toute ma froideur s'est évaporée. Je suis accablé, persécuté par ce que j'ai vu... Quelle ville! quels souvenirs! »

Les deux siècles qu'il y fit, l'un comme secrétaire d'ambassade auprès du cardinal Fesch, l'autre comme ambassadeur du roi de France, ne modifièrent pas cette première impression. La fameuse lettre à Fontanes dont Sainte-Beuve disait qu'« en prose, il n'y a rien au-delà » est à la fois le tableau le plus magnifiquement que l'on ait broissé de la campagne romaine, semée de ruines, et la méditation la plus ardente sur la mélancolie des choses passées. Premiers accents romantiques d'un poète fait entendre sur une terre illustre entre toutes, premières exaltations éperdues sur le déclin des empires.

De même, les belles pages sur les fêtes romaines, lorsqu'il dit « qu'elles ont quelque chose de la poésie antique qui place la mort à côté des plaisirs », constituent une note toute nouvelle. C'est un leitmotiv inédit qu'un autre grand musicien de la phrase, Maurice Barrès, reprendra bien des années plus tard, et avec quelle virtuosité! Joie de vivre à côté des tombes, exaltation au plaisir en face des ruines, suraigu de l'âme devant le spectacle de la mort, c'est, avant la lettre, toute la symphonie vénétrienne chère à l'auteur du *Sang et de la volupté*.

Rome aura donc été un lieu d'élection pour cette âme grave et hautaine, mais Chateaubriand est trop complexe et trop humain pour s'exprimer en une seule attitude. Si l'on ne peut guère évoquer les horizons de l'*Agro romano* sans se le représenter, drapé de son manteau, les cheveux au vent, comme un aède inspiré, on ne doit pas se contenter non plus de cette image romantique pour symboliser ses séjours romains. René ne serait pas lui-même s'il demeurait seul en face d'un grand spectacle de la nature ou des hommes. Toujours un être féminin est là, auprès de lui, qui se penche sur son épaule, mêle ses soupirs aux siens, verse des larmes d'attendrissement sur les exaltations du grand homme. Les séjours dans la Ville éternelle de l'auteur des *Martyrs* n'ont point fait exception à cette règle: chacun d'eux a été marqué pour lui par des préoccupations sentimentales qui sont

venues se mêler à ses impressions d'art et de littérature.

La première fois, c'est Mme de Beaumont, si lasse, si usée, morte à demi, déjà, lorsqu'il va au-devant d'elle à Florence et qu'il la ramène à Rome, dans cette petite maison, près de la place d'Espagne, où elle doit rendre le dernier soupir: « Il y avait un petit jardin avec des oranges en espalier et une cour plantée d'un figuier. » Elle y meurt dans ses bras, belle et poignante jusqu'au bout, lui avouant qu'elle ne se doutait pas de l'attachement profond qu'il avait pour elle. Dès savoir que Delphine de Custine attiré déjà l'infidèle, elle devint un tel curieux de l'amour ne limitera pas à elle-même son désir et elle est heureuse, au fond, de partir pour le libérer.

La seconde fois qu'il séjourne à Rome, il n'y vit pas seul, hélas! il est accompagné de Mme de Chateaubriand et il ne peut qu'écrire chaque jour à Mme Récamier, à la marquise de Vichet et à l'Occitanienne. Mais voici une nouvelle venue qui se profile derrière une lettre de recommandation de la séduisante Mme Hamelin: c'est une délicieuse jeune femme, Mme Hortense Allart de Méritens, laquelle incline alors sur les antiquités romaines sa tête fine, son regard éveillé, son menton volontaire et sa narine sensible. Elle a vingt-huit ans et le grand homme en a soixante et un, mais c'est Chateaubriand. Elle n'a de cesse qu'elle ne l'ait vu, qu'elle ne lui ait parlé. Il la regarde et il est séduit une fois de plus. Elle-même est prise: « Élégamment mis, dit-elle, d'un sein exquis dans sa personne, une fleur à la boutonnière, son âme s'oubliait. Il avait un sourire charmant, des dents éblouissantes, il était enjoué, il semblait heureux... »

Le ciel de Rome et la grande notoriété font de ces miracles: René n'eut qu'un mot à dire et elle le suivit à Paris. C'est une jolie histoire. On n'a la raconte pas dans les *Mémoires d'outre-tombe* et il n'est pas besoin, pour la vivre, de se draper d'un grand manteau et d'aller les cheveux au vent, mais c'est sans doute le plus beau souvenir qu'il aura rapporté d'Italie. — J. B. (Le Temps)

L'autre jour, dans un salon, une dame lisait dans la main, et toutes les femmes présentes se pressaient autour d'elle, impatientes et curieuses. Vint le tour d'une petite jeune fille qui posa anxieusement la question, qui n'a point varié depuis des générations: — Est-ce que je me marierai? — Oui, répondit la chiromancieuse amateur, certainement. — Ah! ajouta d'une voix douce cette ingénue moderne, et combien de fois?

Bourget et sa « Laborantine »

L'ANALYSTE de l'Académie française, ou, si vous préférez, le bactériologiste du roman moderne, vient d'atteindre sa quarante-deuxième année. Et il plante encore et il dissèque et il analyse toujours. Sa dernière nouvelle, *Une Laborantine*, devrait compléter une liste de soixante ouvrages. Va-t-il s'en tenir là, l'octogénaire? Il est assuré que sa gloire peut soutenir longtemps encore cet énorme building de volumes qui veulent être, pour la plupart, une exposition inépuisable des désordres du cœur.

Antatole France, sans pantoufles et frère de vieilles duchesses qui le porteraient à l'Académie, était à peine connu comme persifleur du *Temps* et colon de salon, que l'auteur du *Disciple* s'en allait d'un pas nouveau sur le chemin de la célébrité. Les nouvelles succédèrent aux romans, les essais critiques aux poésies, avec une rapidité déconcertante. Puis vint la guerre qui a donné à Bourget une autre conscience, toute de sérénité et de paix chrétienne. Le *Sens de la mort*, *Némésis*, la *Géole* nous permettent d'analyser cette évolution vers le mieux moral, si le mieux littéraire n'y paraît pas beaucoup.

L'œuvre pouvait être complète et le triomphe assuré. Aussi, ce fut pour le grand romancier, dont l'énorme labeur n'a de comparable que celui de Balzac, une période de repos et de méditation, permettant de la sorte à des littérateurs comme Duhamel, Proust, Romains, Morand, Maurois et tant d'autres orqueilles de l'*Invitation au voyage... littéraire*, de se faire connaître, de se faire apprécier et de se frayer un chemin dans le monde si difficile et si encombré des lettres contemporaines.

Par la suite, Bourget revint au roman et à la nouvelle avec plus de force que jamais, et coup sur coup il publia cinq ou six volumes. Devant une telle activité, qui est d'énormement et je me demande lequel des littérateurs d'aujourd'hui pourrait nous montrer une pareille production?

Cela même devenait inquiétant. Cette fécondité est-elle toujours heureuse? On a le droit d'en douter sans être accusé pour cela de mépris envers M. Bourget. Je sais bien qu'il n'y a pas un livre du célèbre écrivain qui ne soit pas marqué à un degré quelconque de cette sûreté technique, de cet art de la composition qui est l'un de ses mérites les plus frappants. Mais je pense qu'à un beaucoup exagéré sa subtilité psychologique. Plusieurs, parmi ses plus enthousiastes, m'accorderont encore que la puissance pittoresque et la force du style font souvent défaut à l'auteur d'*André Cornélius*. C'est ce que des écrivains de race, tels que Bloy et Daudet, lui ont reproché dans des termes peut-être un peu gras ou un peu durs, mais qui n'en demeurent pas moins fort près de la vérité. C'est certain, et sur laquelle nous nous entendons tous, je l'espère de tout mon cœur, c'est que le métier de romancier, Bourget le possède à fond, qu'il le possède avec toutes les nuances que nécessite le récit. Cet écrivain est essentiellement conteur; il l'est généralement plus que Balzac. On ne voit jamais de fétichisme dans la ligne générale du récit et croyez qu'il ménage savamment les péripéties: qu'il précipite tout à coup l'action avec violence pour la conduire avec maîtrise à son terme; qu'enfin il nous donne l'illusion de la vie réelle. Cela paraît facile aux critiques. Les critiques trouvent tout facile, même les phrases qu'ils alignent dans un labeur sans nom. J'en ai vu travailler quelques-uns: c'est incroyable. Mais leur patience à chercher les défauts chez les autres, je finis par l'admirer. Au fond, ces esprits distingués et utiles savent parfaitement qu'ils sont incapables d'écrire et de composer le premier chapitre d'un livre comme *Une Laborantine*, par exemple. On sait qu'un tel travail exige beaucoup de métier et beaucoup de talent, et les critiques, en général, manquent de métier et de talent. Mais ils sont utiles, cela je vous le concède. Pourquoi et comment? On l'ignore. C'est un progrès de notre civilisation.

Ces grands esprits curieux ont dit et dit encore beaucoup de mal d'*Une Laborantine*. Pas moi. Je suis d'autant plus à l'aise pour en parler que je n'ai jamais beaucoup loué Bourget, pour la raison bien simple que je goûte peu les livres où invariablement les personnages sont choisis dans la haute bourgeoisie ou dans les classes oisives. Je découvre trop de délicatesses dans la vie de ces femmes adultères, de ces demoiselles malades ou de ces « démonsiaques de midi ». Ces délicatesses gardent un parfum de chiffons, de frous-frous, qui répugnera toujours à mon tempérament de draveur. Ou trop dangereux et trop « siècle ». (Je tiens à faire remarquer que cette dernière phrase ne m'a pas échappé.)

Des poètes « pour rire » ou des chroniqueurs bourrés d'others savent combien je méprise le monde. On vous dira que c'est faux. N'écoutez pas ces ennemis. Croyez bien que je méprise le monde, le monde d'aujourd'hui, le monde de tout le monde, fait de préjugés, bâti misérablement sur des conventions, sur des modes qui énervent les sens (je veux parler du monde des lettres surtout) et qui m'apparaît comme une immense maison de fous où chacun joue son rôle ridicule, son rôle excessivement dangereux parfois, après avoir eu soin auparavant de cacher son visage sous un masque.

Je suis heureux que Bourget choisisse ses personnages parmi ces masques. Et que personne ne vienne l'en blâmer. Ce n'est pas sa faute si le monde est fol ou malade. Il le dépinte comme il est, très scrupuleusement et avec un souci de l'exactitude qui me fait frémir. Quand je songe qu'une jeune femme, jolie, avec un cœur débordant d'amour et un esprit plein d'illusions, peut tomber sur un tel livre! L'opération sera extrêmement douloureuse, mais le cancer aux mille bouches empoisonnées est là: il faut le brûler. Bourget, analyste, chirurgien implacable du cœur, découvre de tous les microbes de la passion, ne recule devant rien pour illustrer sa thèse. Vous êtes fini!

Que fait-il, cet écrivain cruel? Il choisit un homme parmi nous et il choisit une femme, plus un autre homme. Il mettra ces trois êtres en conflit: il les précipitera sou-

vent dans un de ces drames familiaux. Voilà des mots très simples et les plus communs de notre langue. Cependant, sous la plume de Bourget, ils prennent une proportion écrasante: ils ont une autre signification: ils sont le pivot du roman ou de la nouvelle. C'est ce qui explique le prodigieux succès de M. Bourget romancier. Le lecteur d'aujourd'hui, inquiet, insatisfait, cherche les causes de son propre mal, de ses cauchemars. Il s'identifie au personnage, et parce qu'il souffre intérieurement, il finit par vouer à ce genre la lecture une sorte de culte. Il ne peut pas plus se passer d'un roman de Bourget que le morphomane de sa drogue. Et quand on songe que ce romancier, arrivé à un âge où il devrait déposer la plume, ambitionne d'avoir dix millions de lecteurs. Et il les aura, si déjà il ne les possède. C'est à faire chavirer l'imagination. Tel qui n'a pas l'habitude de la lecture vous dira: « Je lis de temps à autre du Bourget »; tel autre, grand liseur, vous avouera à mi-voix que Bourget l'intéresse toujours.

« Va-t-on crier que j'exagère encore, si je dis que Bourget, c'est l'opium de l'Occident. Et en Amérique il est énormément lu et commenté. En Europe, des critiques savants, grands jongleurs de contradictions, lui font une guerre à mort. Le vieux spécialiste des conflits moraux l'ignore totalement (il est riche et célèbre) et continue dans son laboratoire diabolique à faire des expériences, sur lesquelles il bâtit des chroniques d'un intérêt considérable, toutes écrites dans une langue fort ordinaire, souvent incorrecte, mais à la mode du jour et à la portée de Madame aussi bien qu'à celle de SON « chauffeur ».

Un jeune critique de Lyon ou de Marseille a traité Bourget d'Ohnet. Je crois que c'est aller un peu loin. Par le succès de ses livres, Bourget remplace le signataire du *Maître de Forges*, mais par le talent il le dépasse. On lit beaucoup moins Ohnet. On lit encore le *Disciple* et *Cruelle énigme* et on les lira longtemps. Il manquait une chose très importante à l'inventeur des *Batailles de la vie*: il lui manquait l'intelligence. Tandis que Bourget est très intelligent. C'est un des hommes intelligents d'aujourd'hui. Il arrive que sa philosophie ou ses systèmes philosophiques ne donnent pas toujours les résultats qu'on en attend, mais il possède à un très haut degré l'intelligence philosophique. Les Anglais l'appellent le « merveilleux désagréable d'âmes » (en anglais cette désignation doit être épitaphique, mais je l'ai lu en français, car je ne lis pas l'anglais).

Je me reprocherais de vous donner en détail l'intrigue, le nouveau conflit ou le drame passionnant que vient de trouver Bourget. Chose certaine, c'est que l'auteur, tantôt sensuel maladif, tantôt préoccupé d'enseignement moral et prenant tout au tragique, ne vous laissera pas le temps de vous ressaisir. Je veux toujours vous apprendre « qu'une laborantine c'est une infirmière particulièrement instruite en chimie et en bactériologie, qui travaille exclusivement dans les laboratoires, les *Labos* comme elle dit elle-même ».

Ce qui arrive à cette pauvre fille peut arriver tous les jours à n'importe quelle dactylo, mais il fallait ménager les péripéties, agencer les scènes, enfin raconter cette histoire troublante comme seul aujourd'hui peut le faire M. Bourget.

J'écrirai même que c'est peut-être là la meilleure nouvelle qu'ait composée le vieil académicien. On y sent une maîtrise incomparable du métier, et si jamais un désordre du cœur a pu serrer le nôtre, c'est bien cette fois.

Comme dans la plupart de ses romans, Bourget introduit une confession. Le grand-père va préparer le drame en racontant un épisode antérieur (p. 78). Procédé comode, direz-vous, mais qui demande beaucoup de souplesse. Il y a bien ici et là des effets d'art romantique et sentimentel. Par exemple: « Comme le vent soufflait, il jeta les débris de la lettre par la fenêtre et les regards tourbillonnèrent. Ce n'est pas très fort mais plus d'un lecteur sera ravi et respecté comme devant un beau film américain, voire français. Je lui reprocherai aussi un jeu de mots assez plat (p. 50: Amen! Amène!), peu digne d'un esprit philosophique et que seul aurait pu se permettre un littérateur canadien.

Quant à la langue de M. Bourget, je crois avoir dit qu'il l'assaisonne au goût du jour. Celle qu'il emploie dans *Une Laborantine*, c'est la langue parlée au club, au turf, à la bourse, au laboratoire, au journal. Il dira: « blackboulé un ministre », le « visage du carabin s'amertuma », « il demanda l'annuaire du téléphone », « il attendait le téléphonage de Cortet », « la rue qui jouxte le lycée », et autres merveilles. Je ne blâmerai pas trop M. Bourget. Le parfait romancier doit parler la langue de son temps, alors même qu'elle serait abominable, ce qui va soulager les grands écrivains de chez nous. Tout de même, le puriste Abel Hermant doit verser des larmes amères! Je songe qu'on a tort de pleurer au sujet de la langue; il le manque de talent devrait nous faire gémir davantage.

Bourget ne vient pas seulement d'écrire une belle histoire. Il a écrit surtout un beau mot qui passera dans la langue, comme la « garçonne », avec cette différence que son livre mérite l'attention des esprits sérieux, tandis que celui du pornographe s'adresse exclusivement aux entremetteuses.

VALDOMBRE

Le public a l'impression que la maison de J. D. Langeller ne vend que des instruments de musique. Nous tenons à lui faire savoir que depuis environ un an elle vend tout ce qui est nécessaire à l'aménagement d'une maison, tel que: meubles, tapis, réfrigérateurs électriques, portes, etc. Cela vous paraît étrange? Venez établir un compte, car elle vend meilleur marché qu'ailleurs. 310, est, rue S.-Catherine, Tél.: RA 8111.

Abonnez-vous aujourd'hui; faites la propagande d'un journal propre, à une époque où la malhonnêteté se porte comme un gant.

Nos protestations ont porté

La douane canadienne va rembourser à M. Julien Duviol la somme énorme qu'elle lui a extorquée il y a près de deux mois, quand il est venu tourner dans la région de Péribonka quelques paysages d'hiver de Maria Chapdelaine.

La protestation que l'ORDRE a fait entendre à cette époque — certains l'ont jugée très violente — n'est pas restée sans effet. Des démarches multipliées de la part de personnes influentes ont fait comprendre au ministre de la douane qu'il avait commis une gaffe de premier ordre et l'ont fait revenir sur sa décision. M. Duviol avait déclaré avant son départ qu'il ne reviendrait pas au Canada, si on ne lui remboursait pas les onze mille francs qu'on avait exigés de lui avant de lui permettre de se servir de son matériel de prises de vues. Puisque la douane va lui rendre la somme qu'il avait déposée en garantie et qu'elle avait injustement retenue, on peut espérer qu'il viendra tourner ici Maria Chapdelaine.

Cette gaffe, aujourd'hui réparée, nous a fait un tort considérable et les commentaires qu'elle a provoqués dans la presse française n'ont pas été flatteurs pour nous. Récemment, dans les colonnes de COMEDIA, après avoir demandé si le Canada veut être le seul pays au monde où l'on ne puisse faire un film », M. Jean-Pierre Liausu ajoutait:

Rare et précieuse occasion pour le Canada de faire connaître dans le monde — puisque Maria Chapdelaine sera réalisée non seulement en français, mais aussi en anglais — la vie tantôt si dure, tantôt de si bonne humeur, des laborieuses populations canadiennes.

Et c'est précisément ce sentiment qui a poussé les Films Herpey et Julien Duviol à entreprendre, même en pleine saison hivernale et jusqu'au cœur des contrées les plus difficiles, des prises de vues qui ne manquaient point de risques. (...)

Redonnons tout de suite justice à la presse canadienne. Elle s'est élevée avec la plus grande vigueur contre un abus aussi évidemment injuste et aussi maladroit. Elle a com-

pris que le Canada avait tout à perdre et handicapant de la sorte la production cinématographique, alors que cette dernière n'existe presque pas chez lui.

D'autre part, l'année où l'on célèbre le quatrième centenaire de Jacques Cartier, au moment où une maison française tient, par scrupule artistique, à réaliser sur place un film que l'on aurait pu songer à tourner ailleurs, voilà une attitude aussi incompréhensible que déplacée.

Dans ces conjonctures, d'ailleurs, l'intérêt du Canada est exactement le même que l'intérêt des cinéastes français. On ne comprendrait pas que le gouvernement canadien ne modifiât pas la législation contraire à l'usage partout répandu, contraire au bon accueil, et dont les conséquences sont si involontairement et si injustement hostiles à l'effort qui ne vise qu'à honorer le Canada et à réaliser une œuvre d'art à son avantage.

Le Canada voudrait-il que, lorsque Julien Duviol reviendra en août sur son territoire pour les scènes d'été de Maria Chapdelaine, avec un matériel trois fois plus important, une somme de 30 ou 40.000 francs soit prélevée et jamais rendue aux producteurs d'un film qui répandra le nom du Canada dans l'univers entier? Ou veut-on interdire le Canada à tous les cinéastes et empêcher Maria Chapdelaine d'être réalisée dans son cadre naturel?

Mon cher confrère, si vous saviez par quels primaires nous sommes gouvernés, par quels fantoches l'élément canadien-français est représenté dans le cabinet — beau résultat du régime démocratique et du suffrage universel! — vous ne vous étonneriez de rien, vous sauriez que dans notre pays tout arrive, et que tout arrivera aussi longtemps que le Canadien, comme l'écrivait l'autre jour notre directeur, « aura du jus de navet dans les veines », aussi longtemps qu'il ne saura pas faire, comme le Français, des manifestations qui donnent la frousse aux ministres et aux députés.

Pierre BOUCHER

La Saint-Jean-Baptiste loyaliste

Nous abusons peut-être de l'évocation des ancêtres, surtout à certains jours de l'année. Nous ne sommes sûrement pas les seuls. Quand on voit, à Toronto-la-Sainte, le chef de l'Etat s'unir aux descendants des immigrants loyalistes de la fin du dix-huitième siècle pour célébrer la mémoire de leurs « pères », leur vie rude de pionniers et de défricheurs, les sacrifices qu'ils ont faits pour leurs pays et pour l'Empire, comment ne pas sourire?

Lundi soir, à Toronto, sous la présidence du lieutenant-gouverneur de la Province, se tenait un grand rally historique, prélude à une exposition de meubles, costumes et autres reliques de l'époque loyaliste. L'un des « features » de l'exposition était la galerie « des rois qui ont gouverné l'Empire depuis que les Loyalistes ont préféré s'exposer à toutes les misères plutôt que de trahir le drapeau britannique », comme dit le TORONTO STAR.

On sait à quelles misères s'exposaient les Loyalistes dont un grand nombre vinrent ici dès le début de la Guerre de l'Indépendance (et donc avant de pouvoir augurer du résultat de la guerre), avec l'assurance de trouver une récompense à cette loyauté qu'ils monnaient. On sait aussi ce que

ce loyalisme coûta, en argent, au pays qui reçut ces immigrants: ils se réclamaient de leur prétendue loyauté qui, au fond, n'était qu'une frousse, pour exiger des crédits, des avances en argent, des terres, des instruments aratoires, des graines de semence, et des avantages politiques sur les descendants des plus authentiques défricheurs du pays. S'ils tenaient tant que cela à vivre sous le drapeau britannique, ils n'avaient qu'à rester où ils étaient et à défendre dans leurs colonies, ce drapeau; ils devaient empêcher l'indépendance des Etats-Unis. Ils ont préféré se sauver au Canada, monnayer leur loyalisme, et laisser les Canadiens défendre leur province contre l'invasion américaine pendant qu'ils s'installaient commodément, à nos frais, dans le Haut-Canada.

Un des tableaux intéressants de l'évocation de lundi à Toronto, d'après le même journal, représentait le tirage au sort des terres, en 1748. En 1748! Alors que le Canada était encore français, les Loyalistes s'y partageaient des terres! Vingt-cinq ans avant la déclaration de l'Indépendance! Ils finirent par prétendre qu'ils ont fondé Québec et Port-Royal!

G. L.

Un jugement anglais sur la marine française

M. Hector Bywater, rédacteur maritime du *Daily Telegraph*, avait publié la semaine dernière une intéressante interview de M. Piétri que nous avons résumée ici même. Venant de passer quatre jours à Toulon, il donne de son voyage un compte rendu qui est un éloge sans réserve de la marine française actuelle. « Cette marine, dit-il, est remarquablement composée, et constituerait un facteur formidable en cas de guerre ».

L'attention du journaliste anglais a été particulièrement attirée par les divisions homogènes que forment les contre-torpilleurs, nombreux et très rapides, d'un type qui n'existe dans aucune autre flotte; par le transport d'hydravions *Commandant-Teste*, qui possède la précieuse qualité qu'on ne peut savoir à distance dans quelle direction il marche, ce qui rendrait extrêmement difficile l'attaque des sous-marins; par les avions construits pour campagnes lointaines, « auprès desquels les sloop anglais destinés à notre rôle font une piètre figure ».

Il y a quatre ans, au moment de la conférence de Londres, M. Bywater était moins indulgent. Il avait publié à ce moment un volume qui a été traduit en français sous le

titre *Les marines de guerre*, avec une préface du vice-amiral Durand-Viel, et où il jugeait avec quelque sévérité la politique navale de notre pays, allant jusqu'à dire — ce qui était du reste la théorie de l'Amirauté à cette époque — que « la France était le principal obstacle au désarmement naval ». Sans doute les changements qui se sont produits depuis dans les conditions politiques générales l'ont-ils conduit à une appréciation plus saine des nécessités de notre défense. Peut-être aussi le désir de pousser à une augmentation du budget naval britannique n'est-elle pas étrangère à une appréciation qui renferme une part de vérité, mais dont il n'ignore pas plus que nous-mêmes qu'elle embellit un peu la réalité.

On retiendra cependant son impression sur l'excellente tenue des équipages — il était à Toulon au moment où le descendant tout entier s'y trouvait — sur la discipline extérieure, sur la culture générale et l'entraîne des officiers. Cette impression est celle de tous ceux qui voient les marins d'aujourd'hui, et on est heureux de la voir exprimée par une plume étrangère aussi autorisée.

(Figaro)

A. T.

L'Église évangélique et l'État totalitaire en Allemagne

Le nouvel évêque de l'Église protestante régionale de Hesse-Nassau, M. Dietrich, a prononcé de premier sermon sur le texte: « Qui n'est pas avec moi est contre moi ».

Au cours du sermon, il a parlé du monstre sortant de l'abîme qui découvre à Dieu sa gueule horrible et qui s'élève contre l'Église et contre le monde.

Dieu a fait un miracle, a-t-il dit en nous faut aujourd'hui l'homme héroïque qui ne supporte rien de faible, rien de doux, rien d'intellectuel, même dans le christianisme. C'est l'homme héroïque qui s'érigera en juge du christianisme. Adolf Hitler est chef politique; il est fort parce qu'il

s'est fait envoyer par le Dieu suprême et c'est avec l'aide du Tout-Puissant qu'il a remporté la victoire sur l'ennemi. Adolf Hitler a inauguré de nouvelles Pâques et en son nom s'accomplit une résurrection inouïe dans l'histoire allemande.

Ses vérités ne doivent point rester étrangères à l'Église.

Le nouvel évêque a ajouté que c'est en ce sens qu'il comprenait sa mission.

Si je suis à cette place, a-t-il poursuivi, c'est à cause de la grande révolution allemande et des exigences qu'elle a le droit de poser à l'Église.

Totalité de l'Etat, cela veut dire que l'Etat doit s'étendre à tout et la totalité de l'Église ne doit pas être en contradiction avec lui.

Entre cette doctrine et celle de l'Église catholique, touchant les relations de l'Église et de l'Etat, il y a un abîme.

Les Propos de Ménage

Une absurdité

Le *Canadian Pacific Railway* est ainsi nommé parce qu'il va jusqu'à l'océan Pacifique. Dans ses réclames en français, il persiste à s'appeler *Chemin de fer du Pacifique Canadien*. C'est une absurdité. Il suffit d'un peu de réflexions pour s'en convaincre. La mer Pacifique baigne les côtes de plusieurs pays, mais il n'y a pas pour cela autant d'océans Pacifiques. On n'en connaît qu'un seul. Le *Canadian Pacific Railway*, c'est donc le *Chemin de fer Canadien du Pacifique*.

L'erreur commise en l'appelant *Pacifique-Canadien* trouve son explication dans l'ordre des mots exigé par la syntaxe dans l'expression anglaise; on s'est mépris sur le mot auquel se rapporte l'adjectif *Canadien*; c'est *Railway* qu'il détermine. L'analyse de l'expression le démontre clairement. Le chemin de fer allant jusqu'au Pacifique, il s'appellera *Pacifique Railway*, et *Canadian Pacific Railway* parce qu'il est canadien, parce qu'il traverse le Canada, parce que dans les autres pays bornés par le Pacifique il peut y avoir des chemins de fer qui y conduisent. Aux Etats-Unis, il y en a deux au moins, l'un au Nord, l'autre au Sud: le *Northern Pacific* et le *Southern Pacific*.

Ces deux noms confirment ce que j'ai dit du rôle de l'adjectif: ce n'est pas à *Pacifique* qu'il se rapporte, mais à *Railway*, ou plutôt à l'expression *Pacifique Railway*, car il ne peut être question de *Pacifique Sud* aux Etats-Unis. Il est tout aussi absurde de parler de *Pacifique Canadien*.

Le *Canadian Pacific Railway* ferait bien d'inviter ses agents de publicité à respecter les lois de la syntaxe française. On doit dire en français: *Chemin de fer Canadien du Pacifique*, ou, par abréviation, *Canadien-Pacifique*.

La conjugaison

« Je ne conseille à personne d'étudier la conjugaison des verbes; c'est de l'usage qu'il faut les apprendre. » Il semble bien que ce principe, formulé par l'illustre Condillac dans sa *Logique*, ne doive s'entendre que des verbes irréguliers. Encore faut-il faire des réserves. Il est bien inutile, en effet, de forcer la mémoire à retenir des verbes d'un usage peu fréquent; on peut toujours consulter grammaires et dictionnaires quand on veut s'en servir dans des discours ou des écrits soigneusement préparés. Mais pour ceux qui reviennent souvent sous la plume ou dans la bouche, ce n'est pas la même chose. Il convient sans doute d'en apprendre les irrégularités, car il n'est

pas rare qu'on lise et surtout qu'on entende des formes barbares.

Quoi qu'il en soit, il est indéniable qu'il faut connaître le mécanisme de la conjugaison, en d'autres termes la formation des temps, à l'aide des temps primitifs ou au moyen des radicaux et des terminaisons. C'est parce qu'il ne sait pas conjuguer qu'un des rédacteurs d'un journal de notre ville a coiffé l'autre jour une nouvelle du chapeau suivant: « X démentit la rumeur. » Et c'est pour la même raison que l'auteur d'un éditorial paru avant-hier dans le même journal a écrit la phrase suivante: « Z sera battu comme du blé, le jour où, pour obéir à la voix de son maître, il dissolva les Chambres. »

Dans le premier cas, il y a eu conjugaison par analogie (finir — finit; démentir — démentit). Peut-être aussi dans le second, sous l'influence du participe présent *dissolvant*, mais c'est peu probable. On est plutôt en présence d'un anglicisme: l'auteur de cette phrase, à qui *dissolve* est sans doute plus familier que *dissoudre*, a formé à l'aide du verbe anglais un futur barbare.

Le meilleur conseil qu'on puisse donner à ces deux messieurs, c'est d'apprendre la conjugaison.

Ménage

Jarry Automobile Limitée, 4450, rue S.-Denis, ont dans leurs divers dépôts l'auto neuve ou usagée qui vous conviendra. Avant d'acheter, téléphonez-leur: PL 8221. Vous obtiendrez dans l'échange les meilleures conditions. (r)

Porto-Rico et Hawaï États américains?

Un projet de loi déposé par M. Lincoln MacCandless, délégué de Hawaï au Congrès américain, tend à élever ce territoire au rang d'Etat. Le délégué de Hawaï siège à la Chambre, mais sans droit de vote, ainsi que le commissaire de Porto-Rico, qui se prépare à déposer un projet semblable, conformément à une résolution récente du Sénat de Porto-Rico.

Hawaï et Porto-Rico ont déjà demandé à plusieurs reprises le rang d'Etat, mais leurs instances se font actuellement plus pressantes car, selon leurs représentants, le projet Jones Costigan, actuellement devant le Congrès, réglementant la production des sucres, réduit injustement le contingent que ces possessions insulaires sont admises à exporter aux Etats-Unis.

M. MacCandless se montre peu optimiste. Il reproche au Congrès « son indifférence à l'égard des intérêts coloniaux ». Hawaï compte environ 360,000 habitants, dont seulement 22,000 de pure race hawaïenne, 139,000 Japonais, une soixantaine de mille de Philippins et une vingtaine de mille Chinois. Porto-Rico compte environ 1,300,000 habitants.

Echos de musique et de théâtre

Les conférences-auditions du Stella

Après la série de cette année, au théâtre de la rue Saint-Denis, le public se demandait si une seconde série suivrait, l'an prochain. La nouvelle, publiée récemment, que les conférences de cette année seraient publiées en volume permettait d'augurer que cette organisation survivrait.

Elle survivra en effet, aux nouvelles que j'en ai, nouvelles non officielles cependant. Si je suis bien informé — il arrive quelquefois à l'ORDRE de publier des premiers — il y aura des conférences-auditions au théâtre Stella l'hiver prochain. Le plan sera toutefois légèrement différent de celui de cette année. On choisira les conférences de façon à faire alterner un homme d'âge mûr et un jeune homme. Le premier de la série serait M. Edouard Montpetit et, pour agrémente sa causerie, on inviterait un artiste qui ne serait nul autre que Ninon Vallin.

Pour inaugurer une série de conférences-auditions à Montréal, on pourrait difficilement choisir mieux. Si cette nouvelle est fondée — et il y a tout lieu de croire qu'elle l'est — on peut s'attendre que la série de conférences de l'hiver prochain attire beaucoup de monde au Stella.

Un prix de l'opérette

Pas ici, en France, M. Anatole de Monzie n'est plus ministre. Mais quand il l'était, il a pris une initiative qui ne resta pas en panne après son départ du ministère et qui est à la veille de se trouver complètement réalisée. Le gouvernement français va créer un prix de l'opérette. Toutes les modalités du concours ne sont pas arrêtées, mais le principe en est accepté et a déjà reçu la consécration de l'OFFICIEL.

M. de Monzie a pensé à cela un soir qu'il assistait à une représentation d'opérette qui le mit fort en colère, tant il trouvait la pièce absurde, la musique déplaisante, le spectacle impossible. Il prit sa décision en constatant que les auteurs et compositeurs étrangers jouissaient d'une plus grande faveur que les Français sur les scènes lyriques de Paris. Inutile d'ajouter que le concours est réservé aux auteurs et compositeurs français.

Gaîtés de la scène

Georgius raconte à Mlle Peckner, dans COMEDIA, les tours qu'il a joués à ses camarades. Un jour, il place une trompe d'auto sur un trône sur lequel devait s'asseoir... François Ier. En s'asseyant sur la trompe, François Ier fit le bruit que vous imaginez... Une autre fois, dans *Les Deux Mousque-*

laire, Georgius, toujours entouré de grands personnages, joua, à Richelieu cette fois, le tour pendable qu'il raconte ainsi:

Un acteur interprétait Richelieu et devait, à un certain moment, agiter une cloche de différente grandeur pour l'effarer. Enfin, le jour de la dernière, on lui a donné une énorme cloche qui avait l'air de faire un boucan de tonnerre de dieu. Mais j'avais pris le soin d'en retirer le battant et de le remplacer par une minuscule clochette au son presque imperceptible.

Vous voyez l'effet quand Richelieu a agité la grosse cloche et que, seule, la petite a tinte!

Une autre fois, on devait enfermer dans une malle un acteur qui faisait un cadavre. Georgius avait mis de la poudre à éternuer... « On n'aura jamais vu un cadavre éternuer à ce point-là! » dit-il. Le terrible Georgius aura pourtant son tour...

Le 24 juin.

Pendant que nous célébrerons le centenaire de la Société Saint-Jean-Baptiste, les Rouennais célébreront celui de Boieldieu.

Le 24 juin, la Société des Fêtes de Rouen célébrera le centenaire de la mort de Boieldieu. Elle organisera, l'après-midi, un cortège costumé et, le soir, sera donné un spectacle musical. Le cortège portera des chars qui rappelleront les principaux ouvrages du musicien. Le soir, sera représentée, sur la place de la Haute-Vieille-Tour, une sélection d'œuvres. On y entendra aussi un Hymne à Boieldieu, dont le texte a été écrit par M. René Herval et la musique par M. Marius Perrier, directeur de la Musique municipale. Un ballet sera peut-être donné au cours de cette soirée.

Comme ici, il y aura cortège et musique et discours. Heureux Rouennais!

Georges LANGLOIS

Un livre rarissime est retrouvé en Italie

Un exemplaire rarissime de la *Jérusalem délivrée*, du Tasse, vient d'être retrouvé au cours des travaux entrepris à l'intérieur de la bibliothèque civique de Voghera (province de Pavie). Il s'agit de la première édition de l'œuvre, éditée en 1590 par Girolamo Bartoli, de Gènes.

En vous assurant dans *La Sauvagerie*, vous protégez votre famille contre les éventualités de la vie, tout en suivant l'adage de Cartier: « Travaillons pour le maintien de nos institutions. » 152 est, rue Notre-Dame, à Montréal. (r-a)

Les prophéties du professeur Piccard

Le sympathique astronome stratosphérique Piccard, dont la tête est plus près des nuages que des pieds, vient de lancer à Nancy de fort impressionnantes prophéties. A l'en croire, ses récentes promenades dans l'air raréfié ne seraient que l'innocente et toute première partie d'un voyage interplanétaire, comme Jules Verne a su si bien en monter sur le papier. Le professeur vise la Lune. Une fois que nous aurons la Lune, ce sera une amulette que d'obtenir la communication avec le reste de l'univers...

On aurait recours pour cela non plus au canon, non plus à la fusée — déjà passée de mode — mais à la « désintégration de la matière ». Moyen nouveau dont les possibilités sont immenses, comme tous les moyens nouveaux. La matière, désintégrée et mélangée en lumière, permettrait de voyager dans l'infini.

En bon savant, le conférencier a très sérieusement annoncé que la balade Terre-Mercure nécessiterait tout juste la « dématérialisation » de cinquante kilos de plomb. Pas plus. Mieux: la lumière, utilisée comme énergie, délivrerait l'homme de la durée terrestre. Les années de navigation planétaire correspondraient à des centaines de milliers d'années d'ici bas... L'homme quitterait la Terre à son adolescence et reviendrait à l'âge mûr. La Terre aurait vieilli pendant son absence de cent mille ans! Je n'invente rien, et le professeur Piccard a cru bon de devoir ajouter qu'il n'était pas fou.

Tant mieux, et vivement les voyages — matériels — dans la Lune et vers Mars! Vivement qu'un nouveau débouché vienne détourner notre attention de terrestres sur des spectacles inédits. La marmite mondiale est pleine et prête à éclater.

Et puisque M. Piccard assure qu'il n'est pas fou et qu'il a vu tout ce qu'il y a de l'intégration de la matière est probable à bref délai, apprêtons-nous à nous promener loin. Que de choses à découvrir! Quelle belle leçon à prendre aussi sur le passé! Car avec l'interplanétaire Piccard, on arrivera très sûrement à dépasser la lumière. On dépassera en route les rayons lumineux qui ont quitté la Terre depuis des siècles. Vous nous voyez installés sur l'anneau de Saturne, en train d'assister, avec de grosses lunettes — M. Piccard nous trouvera bien ça — à toute notre histoire. On verra Robespierre monter à l'échafaud; Napoléon incendier Moscou. Peut-être qu'en poussant suffisamment loin on arrivera à voir Adam croquer la pomme...

Et en attendant un peu, nos commissions d'enquête iront assister aux banquets Stawisky, aux préparatifs du complot Frot, à l'aller sans retour Paris-Dijon... Car les engins-Piccard s'arrêtent en route, on contempera, selon l'éloignement, un siècle ou un autre.

Oui, vivement que M. Piccard nous emmène au large sur son système à désintégration. On a tant besoin de vérité et de dérivatifs!

(Havre-Eclair)

PORTHOS

Le culte de la mesure

Vous appelez-vous ces caractères d'affiches que les grands journaux d'information américains utilisent pour attirer les yeux de leurs lecteurs sur une nouvelle ou une invention extraordinaires?

Il y a plus de relation qu'on ne le peut penser entre la N. R. A. et le culte de la mesure ou du « Biggest in the world ». Les américains ont voulu juguler la crise par des moyens radicaux. Ils ont besoin, comme l'écrivit Roosevelt, « d'expériences hardies ». Ils veulent aussi faire plus et mieux que partout ailleurs. C'est ce qui leur a valu la N. R. A. qui, aujourd'hui, enserre l'économie méricaine dans un réseau inextricable de lois.

Le « biggest in the world », qu'il s'agisse de politique, d'industrie ou de commerce, se rattache certainement à la philosophie germanique de Kant et de Hegel. L'idéalisme germano-américain qui défie la résistance des choses est tout le contraire de la sagesse enseignée par la philosophie antique et le christianisme. Cet idéalisme germano-américain invite, dans l'ordre économique, à une refonte totale de la société sur des plans inédits. Les résultats de ce que les Allemands appellent le dynamisme par rapport au statisme des Français sont souvent désastreux. La crise présente, par exemple, est due en grande partie à une rationalisation excessive, conduite sans orientation précise. Le système de la N. R. A. ne fait, en somme, que continuer les errements du passé. Au beau temps de l'inflation on voulait rationaliser le machinisme et maintenant c'est l'activité de l'homme qu'on veut faire rentrer dans le cadre de théories qui défient l'expérience la plus élémentaire des hommes et des choses. Les Américains continuent de voir trop grand. Et c'est ce moment que nous choisissons, au Canada, pour imiter nos voisins? Si notre Etat veut emprisonner l'activité économique de notre pays dans un réseau de lois, de « codes » et de chartes, il n'a qu'à continuer sa tradition de mimétisme politique. C'est, tout probablement ce qui nous arrivera, grâce à M. Bennett.

Jean-Marie NADEAU

Une histoire de la peinture au Canada français

Résumé de la thèse soutenue avec éclat par M. Gérard Morisset à l'École du Louvre

III Le XIXe siècle

Les deux derniers livres de la thèse de M. Morisset ont pour objet le XIXe siècle. C'est ici que l'auteur, en des raccourcis heureux et des formules saisissantes, a le mieux montré ce dont il était capable et se classe déjà parmi nos meilleurs historiens. Comme tout au long de son travail, il a su, sans pousser jusqu'à ses limites extrêmes la théorie de Taine sur le milieu, mêler utilement l'histoire aux faits picturaux et les expliquer en partie par elle. Et ses analyses de l'influence allemande et italienne dans la Province française sont peut-être ce qu'il y a de plus parfait dans son ouvrage.

Il n'est pas nécessaire d'insister longuement sur des peintres comme Légaré, Plamondon, Bourassa, les deux Hamel, Huot et Julien. Leurs noms sont connus même des profanes. Nous négligerons donc quelque peu leurs œuvres, pour étudier plutôt leur art et la place qu'ils occupent dans le développement pictural du Canada français.

Déjà, à la fin du siècle précédent, l'arrivée au Canada de nombreux religieux français chassés par la Révolution, et plus tard la formation d'une bourgeoisie assez riche, avaient donné à l'art, particulièrement à la peinture, une très forte impulsion. Mais le fait artistique le plus important du XIXe siècle, celui qui eut les plus profondes répercussions et les résonances les plus lointaines, c'est la vente, à Québec (en 1817 surtout, et en 1821), de la collection Desjardins.

Sans doute, l'art français, le plus brillant de tous depuis le XVIIIe siècle, aurait-il survécu. Cependant, du point de vue artistique tout au moins, et si l'on fait abstraction d'influences étrangères sans grande importance, il est notable que nos artistes soient restés si français alors que dans bien d'autres domaines, hélas! nous nous laissons envahir par une civilisation qui devrait répugner à notre nature profonde. Mais ce n'est pas le temps de nous étendre sur ce problème, assurément un des plus graves que nous ayons à résoudre.

Le 18 mars 1817, l'abbé Louis-Joseph Desjardins (1766-1848) vendait, dans la chapelle de l'Hôtel-Dieu de Québec dont il était le chapelain, et pour le compte de son frère aîné, l'abbé Jean-Louis Desjardins, « plus de cent vingt tableaux de valeur et de dimensions diverses, les uns encadrés dans de riches bordures sculptées, les autres privés de leur châssis, la plupart en fort mauvais état ». Une nouvelle vente eut lieu, en 1821, moins considérable, cette fois.

L'abbé Desjardins aîné (1753-1833), doyen de la collégiale de Meung, émigra en Angleterre, en 1792, pour venir l'année suivante au Canada où il devint grand-vicaire

de Québec. Neuf ans plus tard, il retourna en France où, nommé vicaire-général de Paris, il refusa successivement les évêchés de Blois et de Châlons-sur-Marne. Son frère, venu au Canada en 1794, y mourut.

La Révolution, qui avait forcé l'abbé Desjardins à fuir, lui offrit une compensation en lui permettant d'acheter à bon compte des tableaux enlevés des églises ou pris en Belgique et en Italie pendant les guerres de la Révolution. Comment ces tableaux, déposés au Muséum central et confiés à la garde d'Alexandre Lenoir, en sont-ils sortis? On ne sait pas bien encore. Quoi qu'il en soit, les toiles furent achetées par l'abbé Desjardins à un spéculateur qui avait fait banqueroute. Le cardinal Fesch, « grand connaisseur », choisit quelques tableaux — vraisemblablement les plus beaux — et le reste, destiné au Bas-Canada, fut expédié en 1816.

Etudions rapidement, d'après l'inventaire dressé postérieurement par l'abbé Desjardins cadet, la composition de cette collection dont il subsiste aujourd'hui un peu plus de la moitié, les autres tableaux ayant été brûlés (1).

Une seule peinture de la collection est du XVIe siècle: c'est une *Agonie du Christ au jardin des oliviers*, de Procaccini (à l'église de la Baie-du-Febvre); de plus, l'inventaire attribue fausement au Rosso un *Saint Jean-Baptiste*.

Les toiles du XVIIe siècle sont nombreuses. Parmi les principales, signalons: un *Saint Jérôme* — détruit — de Jean Boucher, de Bourges, maître de Mignard; un *Saint François de Paule ressuscitant l'enfant de sa sœur* (à l'église de Saint-Henri de Lévis), chef-d'œuvre de Simon Vouet si l'on en croit d'Argenville; deux peintures italiennes d'Aubin Vouet, frère de Simon, dont un *Saint Michel terrassant Lucifer* (au Muséum de l'Université Laval), attribué par Carter à Luca Giordano (11); six bonnes toiles de Claude Vignon le Vieux et deux de Jacques Stella — l'une est détruite, l'autre, une *Incrédulité de saint Thomas* (à la cathédrale de Sherbrooke), est attribuée au Corrège (111), « pieuse exagération due à l'ancien propriétaire de la peinture, Mgr Bernard O'Reilly »; un *Père éternel entouré d'anges*, de Nicolas Poussin (?) (au Muséum de l'Université Laval); une *Vision de saint François d'Assise* et de saint Antoine de Padoue, de Guy-Daniel Hallé, fondateur de la dynastie rouennaise des Hallé, (à l'église de la Baie-du-Febvre); deux tableaux de Jacques Blanchard et quatre

grandes toiles attribuées à Philippe de Champaigne; deux tableaux de Le Brun et trois de Jean-Baptiste de Champaigne, dont un chef-d'œuvre, un *Angé apparaissant à saint Joseph pour le rassurer sur la virginité de Marie*; un *Saint Pierre délivré de sa prison*, de Charles de Lafosse; une toile de Louis de Boulogne père. Enfin, pour terminer cette sèche énumération, ajoutons une note gaie: un connaisseur a attribué à Grégoire Huret, graveur en taille-douce, deux mauvaises peintures d'après ses œuvres.

Le XVIIIe siècle est moins bien représenté: une *Nativité* d'Antoine Coppel; trois bonnes toiles de Jean Restout, dont deux sont détruites; une *Sainte Marie-Madeleine* attribuée à Carl Van Loo; trois tableaux de Jean-François Lagrenée, dont deux sont à l'église de la Baie-du-Febvre. — l'autre est disparu. Enfin, parmi les tableaux des Ecoles flamande et italienne, notons les *Disciples d'Emmaüs* de Franz Pourbus; un *Saint François signifiant*, par Balthazar Lauri; des copies d'après Rubens; un *Moïse* attribué à Lanfranco; la *Mort de saint François* d'Andrea Sacchi; deux toiles de Romanelli; trois attribues à Carlo Maratta; deux de Gaulli.

À la suite de la vente des tableaux de l'abbé Desjardins, deux collections se formèrent, celles du peintre Légaré et du juge Baquet, qui prirent respectivement place au Musée de l'Université Laval, en 1855 et en 1886. La collection de Légaré (plus de cent soixante-dix tableaux) s'était enrichie de toiles achetées à un artiste du nom de Reiffenstein. Lui-même les avait acquises « d'une famille noble qui s'était trouvée dans des embarras financiers ». C'était particulièrement: trois esquisses et une toile de Joseph Vernet; des *Ruines romaines* attribuées fausement à Hubert Robert; deux tableaux attribués à Domenico Feti; des *Fleurs de Monnoyer*; deux *Batailles* de Joseph Paroel; un *Portrait* de Bronzino; une esquisse de Sébastien Bourdon; une belle toile de Luis de Vargas.

Celle du juge Baquet comprenait une *Déposition de Croix*, « peinture dans le sentiment de Le Sueur », attribuée naturellement à Nicolas Poussin; une *Montée au Calvaire*, due probablement à l'atelier de Rubens; des petits tableaux flamands dans la manière de Pierre Breughel le Vieux; des natures mortes de Snyder (?); des Oiseaux de Weenix. Ajoutons qu'il se constitua, à la même époque, d'autres collections, mais comme « les premiers éléments d'information font défaut » nous n'en parlerons pas. (1)

lèrent étudier à l'étranger, c'est en France qu'ils prirent des leçons, auprès de Cabanel, de Bourguereau, de Gérôme, de Jean-Paul Laurens, à l'Académie Julian aussi, « en sorte que la vigoureuse impulsion du début du siècle s'achève dans l'égareante banalité de la peinture d'histoire dégénérée et la fausse élégance des classiques attardés ».

Ceux qui vont en France en rapportent un bon métier et une certaine souplesse. Et cependant, sauf Cockburn, ont-il ne nous reste que des lithographies, Carlisle, aquarilliste plein d'humour, et Edson, un des meilleurs paysagistes de son temps. J. Stewart, James Duncan, qui fut un bon professeur, James, Bell-Smith, Henry Sandham, Wyatt Eaton, sont, dans l'ensemble, corrects, consciencieux, mais froids; leurs portraits et leurs paysages sont photographiques, sans fantaisie; « ils manquent d'émotions. Quant à William Brymner (1855-1925), élève, comme William Blair-Bruce (1859-1906), un des rares artistes canadiens qui ait traité les sujets mythologiques et symboliques, de Bouguereau et de Tony Robert-Fleury, et professeur remarquable qui a formé presque tous les artistes mont-réalis contemporains; Laura Muntz (1860-1930), « paysagiste de talent » et James Wilson Morrice (1864-1924), artiste « délicat et subtil » qui a passé plusieurs années en France, ils firent partie de la brillante Ecole de Montréal et appartiennent plutôt au XXe siècle.

Nous avons vu que l'influence allemande avait commencé avec Berzcy, mais, c'est « dans la seconde moitié du XIXe siècle que le Canada devint la terre d'élection de la peinture allemande ». A dater de l'arrivée de Kriehoff (1847), les artistes germanais se multiplient: Jacobi, Vogt, Saroni, Lamprecht et Raphaël. Ils connaissent assez bien leur métier pour donner le change et s'imposer, car « ils ont suffisamment de virtuosité manuelle pour faire croire à leur génie. Artistes probes et de tempérament superficiel — sauf peut-être Jacobi — ils parviennent vite au premier rang, grâce au romantisme aimable dont leur art est imprégné » et qui concorde bien avec sa vogue naissante au Canada. Ce fut l'habileté des peintres allemands de cultiver un genre, d'ailleurs naturel à leur âge tendre. Cela est surtout vrai de Kriehoff et nous verrons, plus loin, que Napoléon Bourassa a fort aidé ce mouvement.

Disons tout de suite un mot de la désolante pacotille munichoise qui continue à inonder notre Province et que les religieux-artistes copient trop souvent avec un zèle magnifique. C'est à peu près l'unique source où s'alimentent les revues et les journaux, les publications pieuses et les éditeurs de calendriers. Et que penser des images, des lithographies, des chromos, des photographies en camaïeu et des photographies qui reproduisent à l'envi l'art sentimental et fade de Cornélius, d'Overbeck, de Schnorr et tutti quanti? M. Morisset avoue qu'il « renonce à entrer dans le détail de cette imagerie qui relève plus de l'histoire économique que de l'histoire de l'art ». Faisons comme lui; volions-nous la farce et passons.

Les frères Sarony, Napoléon (1821-?) et Hector (vers 1828-1856), fils d'un officier autrichien, naquirent à Québec et ne

nous ont laissé que des dessins et des lithographies. Citons seulement une belle lithographie d'Hector, le *Collège de Nicolet* en 1854. L'ainé alla habiter New-York, vers 1850, et y fit une carrière de lithographe et de photographe. Quant à Otto Reinhold Jacobi (1812-1901), brillant élève de l'Académie de Berlin, et « l'un des premiers et des plus influents peintres ontariens », il ne fit que passer par la province de Québec, vers 1860.

Cornélius Kriehoff (1812-1872) fut, à coup sûr, le peintre le plus populaire du milieu du siècle. Il avait reçu, semble-t-il, une éducation soignée. Après avoir longtemps voyagé, il s'établit à Québec, vers 1853. Comme il était un bon vivant, il se fit rapidement un grand nombre d'amis et de clients. D'une extrême fécondité, — son catalogue complet comprend plus de mille numéros, — il prodigua portraits, paysages et scènes de genre.

À sa réputation est, à notre avis, très surfaite, car ses caricatures « à la Téniers », son comique assez gros, son romantisme facile, son style plutôt aimable, ne parviennent pas à nous faire oublier son art photographique, sec et terne, ses paysages sans atmosphère. Ses portraits d'indiens, « qui dénotent un sens réel de l'observation et une certaine recherche du mouvement », sont probablement le meilleur de son œuvre. Et, pour finir, encore une petite note gaie. C'est le chanoine Scott qui va, cette fois, nous la fournir. Il affirme, sans rire, que la palette de l'artiste « n'avait rien à envier à tout ce qu'on voit de plus beau en ce genre (paysage) dans les musées européens... Mais alors pourquoi ce peintre n'est-il pas connu là-bas, placé au nombre des grands paysagistes, les Corot, les Courbet, les Ziem, les Théodore Rousseau? Il peignait nos « quelques arpents de neige » et cela n'était pas assez pour échauffer l'opinion en Europe... Comparer Kriehoff à Corot et à Courbet, même à Ziem et à Rousseau (!!!). On voit que l'excellent homme ne doutait de rien.

Wilhelm Raphaël (1833-1914) parcourut, entre 1850 et 1855, notre Province, et alla ensuite habiter l'Ontario où se trouvent la plupart de ses œuvres. Sa manière ressemble tellement à celle de Kriehoff que l'on pourrait attribuer indifféremment quelques tableaux à l'un ou à l'autre. Avec un certain Müller, dont on ignore même le prénom — il est probablement munichois et copia, pour décorer l'église du Gesù, à Montréal, les maîtres allemands du XIXe siècle — et Wilhelm Lamprecht (Munich, 1838-1920) nous arrive l'art que nous avons qualifié plus haut. Inutile d'insister, sauf sur le fait que le dernier nommé eut, tout au moins, le mérite de l'originalité dans la copie. Pour ce qui est de la « merveille » de Saint-Romuald, selon l'expression de Le-moine dans son *Album du touriste*, conten-tions nous de transcrire le jugement de notre auteur: « Ces « grandes machines » sont d'ennuyeux devoirs d'élève sur des thèmes donnés, rien de plus ». On est donc loin du compte.

Il n'est certes pas surprenant que l'ultramontanisme de l'immense majorité de la population se soit traduit dans le domaine de l'art. De toute façon, dans une contrée

qui n'est que de la copie, il est difficile que l'art puisse soustraire à l'influence de la sacrée peinture italienne — style du XVIIe siècle! — qui avait fourni, de la fin du XIIIe siècle au XVIIIe (dans ce dernier siècle, quelques grands noms seulement: Canaletto, Guardi, Tiepolo) et suivant une course très « organique », toute une série de peintres génaux et de merveilleux chefs-d'œuvre. D'ailleurs, beaucoup d'ecclésiastiques canadiens, des laïques aussi, vont en Italie et y voient des tableaux dont ils désirent avoir des copies. Aussi font-ils fabriquer, par de laborieux bourgeoises, de mauvais démarquages de toiles anciennes. Quelques-uns, grands connaisseurs des choses de l'art et doués d'un flair étonnant, rapportent triomphalement au Canada des Botticellis, des Raphaëls et surtout des Dolcis authentiques qui sont, en réalité, des « rossignols » plus ou moins âgés et défranchés. On n'a pas idée de la quantité de « richesses artistiques » qui ont été ainsi enlevées d'Italie. Et le plus comique, c'est que nos bons gènes admirèrent tous ces chefs-d'œuvre les yeux fermés, c'est le cas de le dire.

Une terre aussi fertile en poires juteuses ne pouvait manquer d'attirer tous les « faiseurs » à l'affût du « business » lucratif. Les seules qualités requises: être catholique et romain. Le reste, la Providence le donnera par surcroît, et c'est la grande pitié des églises du Québec. Quelques-uns de ces artistes continuent leur « commerce » à l'heure actuelle. Bien que tout ce que nous pourrions avancer ne saurait leur nuire en rien — on nous accusera de parti-pis — nous préférons nous taire. L'occasion se présentera peut-être, un jour, d'étudier à fond la question. Disons d'un mot que toute leur bon-bonnerie nous soulève le cœur et que nous serions presque tenté de souhaiter que le Seigneur nous « éprouvât » de temps à autre en faisant brûler quelques-unes de ces horreurs.

Pour être complet, avouons que tout n'est pas de cette qualité. Un certain nombre de tableaux, de copies anciennes et de portraits, s'ils ne brisent rien, sont pourtant d'un art plus satisfaisant. N'oublions pas non plus de dire que certains artisans ont enrichi considérablement et à peu de frais notre patrimoine national. Senez qu'ils transformèrent avec une belle dextérité et une féconde facilité le bois blanc en marbre ou autres matériaux précieux. Quelle infâme camelote, quelle fausse richesse, grands dieux, recouvrent notre Province depuis 1860!

Fort heureusement, nos artistes ont manifesté plus de discernement que le public, mais, sauf Légaré et Huot, ils traitèrent à peu près uniquement la peinture religieuse et historique, et le portrait. Quand on songe au magnifique thème pictural qu'offrent aux peintres la splendeur colorée de notre automne et l'après beauté de notre hiver, on se prend à regretter qu'il ait fallu attendre la venue de Suzor-Côté, de Clarence Gagnon, de Maurice Cullen... Dès le fin du XVIIe siècle, des artistes anglais avaient indiqué la voie, mais notre goût pour la grandiloquence et le « grand art » nous empêchait de saisir la vibrante poésie de nos paysages.

Jules BAZIN

(A suivre)